



REVUE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN-KARDEC

Rédacteur en chef depuis 1870 : P.-G. LEYMARIE

38^e ANNÉE.

N^o 12.

1^{re} DÉCEMBRE 1895.

AVIS : Nous prions nos correspondants de se réabonner à la *Revue spirite*, avant fin décembre 1895, ou en janvier 1896, s'ils veulent recevoir le premier numéro de janvier.

Adresser les mandats à M. P.-G. LEYMARIE, 12, rue du Sommerard, Paris.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES.

Voir la *Revue* d'octobre 1895.

Logique.

L'homme a un immense avantage sur les animaux, c'est de pouvoir augmenter considérablement la puissance et la rectitude de ses principaux organes à l'aide d'instruments spéciaux.

En s'incarnant l'homme perd une partie de ses facultés intellectuelles ; en conséquence son esprit a besoin d'un instrument qui lui donne plus de force, de souplesse, de pénétration, de rigueur et surtout d'ordre.

La logique qui est la science des formes de la pensée remplit cette fonction ; son principal but est d'arriver à la connaissance exacte des choses en établissant leur certitude au moyen du raisonnement qu'elle est chargée de bien diriger.

L'exactitude du jugement est plus rare qu'on ne le pense ; on voit beaucoup plus d'esprits faux que d'esprits justes. Il est donc utile d'avoir des règles qui les dirigent dans la recherche de la vérité.

Ces règles ne sont pas impossibles à trouver, car si nous raisonnons tantôt

juste et tantôt faux, à l'aide de l'observation réfléchie nous devons discerner quelle méthode nous avons suivie en raisonnant juste et quelle a été la cause de notre erreur lorsque nous nous sommes trompés.

Il est reconnu qu'avec une intelligence ordinaire on peut arriver à se faire une méthode de raisonnement qui donne certains avantages sur le commun des gens.

On dit que la supériorité des hommes de génie provient de leur facilité à découvrir et appliquer de nouvelles méthodes.

L'intelligence humaine étant imparfaite a toujours besoin de guide, c'est pour cela que toutes les sciences ont emprunté à la logique ses formes et sa méthode; car les sciences, de même que les individus, ont besoin de se replier sur elles-mêmes, de réfléchir sur leurs principes et leurs déductions et de vérifier leurs résultats.

Alors les choses étant comprises, définies et mises en place, se classent et s'enchainent. Ainsi il est avantageux pour les sciences qu'elles vérifient bien leurs principes et leurs procédés.

On a comparé la logique à la géométrie; il y a entre elles une grande différence. Les mathématiques sont les sciences les plus exactes, parce qu'elles sont les plus simples; elles ne sortent pas du domaine des quantités, elles ne demandent ni observation ni expérience, elles n'apprennent à juger ni les hommes ni les choses. leurs raisonnements se bornent à partir d'axiomes évidents et à en déduire successivement leurs divers problèmes.

Ne remontant jamais aux causes premières elles n'emploient pas l'induction; leurs formules invariables tendent à donner à l'esprit une régularité machinale.

Quant aux sciences physiques, elles emploient l'observation et l'expérience et remontent des effets aux causes, ou éléments primitifs, par induction analytique; mais en portant toute l'attention sur des faits matériels, elles n'habituent pas l'esprit à se connaître et à se juger; leur enseignement trop exclusif détourne les idées de la psychologie et tend à les matérialiser.

C'est ce que nous montre l'époque actuelle qui néglige trop les sciences morales et qui discrédite la logique comme une subtilité épineuse; c'est cependant une gymnastique utile, qui bien employée fortifie et assouplit l'esprit; unie à la psychologie, elle le force à se replier sur lui-même, à s'étudier et elle le dirige méthodiquement dans une voie régulière.

Certitude.

Le principal but de la philosophie est de déterminer la certitude qui est l'adhésion formelle et absolue de l'esprit à la vérité; elle n'admet ni degrés ni différences, elle est entière ou elle n'est pas; l'esprit s'y repose comme ayant atteint son but.

La croyance certaine, est tout à fait distincte de la probabilité qui suppose plus ou moins la possibilité de l'erreur, aussi de la vraisemblance qui n'a que l'apparence parfois trompeuse de la vérité et d'où peut provenir l'illusion du doute, cet l'opposé de la certitude.

Dans les choses importantes le doute est accompagné de trouble et d'inquiétude; on sent le besoin de sortir de cet état contraire à notre nature.

L'esprit humain ne peut connaître la vérité que par les sens et la raison; le bon sens indique que nous devons nous en rapporter à leur témoignage qui nous fait connaître la réalité des choses comme nos yeux voient la lumière. Pour la raison, le fondement de toute certitude est l'évidence.

Les faits simples se constatent sans démonstration; mais les faits compliqués nécessitent des raisonnements formés de plusieurs propositions toutes rendues bien évidentes avec la première, sinon la chaîne serait rompue.

Ainsi l'évidence est toujours la base de la certitude; la raison est le juge suprême de l'évidence et de la vérité.

Mais comme l'accord est difficile entre les philosophes, il en est qui ont soutenu que l'évidence de la raison n'était pas le critérium de la vérité; ils ont cherché un autre fondement à la certitude.

Les sensualistes l'ont placé dans l'évidence des sens ou de la sensation; d'autres l'ont placé dans divers principes, mais leur vérité ne peut être déterminée que par l'évidence de la raison.

Les théologiens exaltés redoutant la libre pensée, proclament l'impuissance de la raison; ils établissent la certitude sur l'autorité de la révélation et de la tradition; en cela ils se contredisent, car ils sont sans cesse forcés d'en appeler à l'évidence de la raison, en l'attaquant par des arguments longs et compliqués qui ne peuvent être compris que par une raison très développée.

Mais si, comme ils le soutiennent, la raison est incapable de discerner le vrai du faux, elle sera sourde à leurs discours; la révélation n'est valable que si elle est à la portée de l'intelligence humaine, et la tradition n'a aucune valeur si elle est transmise par des hommes dépourvus de jugement.

Nier la capacité de la raison pour lui faire accepter des dogmes invraisemblables, c'est ouvrir la porte au scepticisme religieux.

Quel que soit l'ordre de vérités que l'on considère, l'évidence rationnelle est toujours la base de la certitude. Nos sens et nos facultés ont leur certitude spéciale, celles-ci ont été attaquées par le scepticisme.

Ainsi la philosophie qui a pour but de connaître et démontrer la vérité est loin d'y avoir réussi; sa doctrine généralement métaphysique, parfois hypothétique se prête à diverses solutions qui déterminent une argumentation abstraite, compliquée, difficile à saisir, peu convenable aux aptitudes

positives de notre époque; cela explique le discrédit dans lequel est tombée la philosophie et les tendances actuelles au scepticisme.

Ainsi la philosophie, science essentiellement humaine, plaidant également le faux et le vrai, le pour et le contre, n'a pas pu établir généralement et définitivement la certitude dans sa doctrine !

Cela nous fait voir que si les hommes voient juste et marchent d'accord dans les sciences exactes et physiques, plus ou moins accessibles aux sens, il n'en est plus de même dans les doctrines religieuses, morales et métaphysiques, où l'intelligence humaine livrée à elle-même n'est pas un guide toujours bien sûr, pour beaucoup de gens; il en est résulté une foule de systèmes contradictoires, d'interminables discussions abstraites, subtiles et peu précises, qui ont dégoûté les gens des études philosophiques.

Le désaccord qui a toujours régné parmi les hommes dans les questions religieuses, morales et métaphysiques, prouvent que d'eux-mêmes ils sont incapables de les résoudre; il faut qu'elles leur soient révélées.

C'est l'œuvre du spiritisme qui procède d'une manière toute différente; les hommes n'y créent pas des systèmes, ne s'y livrent pas à d'interminables discussions où on use et abuse de l'argumentation, lesquelles laissent trop souvent le vide après elles; ici l'homme devient passif; il n'a qu'à écouter et pratiquer les enseignements des esprits, mieux renseignés que lui en métaphysique, car ils sont à même de connaître naturellement la vérité, sans avoir besoin de la chercher dans des conceptions souvent erronées ou contradictoires, engendrées par les divers systèmes philosophiques.

Dans les questions obscures de la métaphysique, l'homme est trop peu éclairé pour établir sûrement des systèmes; son rôle est d'apprendre; il a tout à gagner comme disciple et non comme maître.

Au lieu des études fastidieuses de la philosophie, il écouterait les communications des bons esprits; le temps perdu dans les études peu fructueuses sera employé à chercher les moyens de faire le bien. Une pratique utile remplacera des théories spéculatives et peu précises, souvent stériles.

Ainsi perfectionnons autant que possible nos rapports avec les esprits et vulgarisons le spiritisme.

Scepticisme.

Le scepticisme nie la certitude; il affirme que le doute est l'état naturel de la raison humaine. Il se manifeste ordinairement à la suite des discussions religieuses et philosophiques qui lassent plus les intelligences qu'elles ne les instruisent.

Nous ne suivrons pas le scepticisme dans ses attaques; 1° contre l'esprit humain qui ne connaît pas les causes premières; 2° contre la vérité des objets qu'il juge; 3° contre la justesse de notre raison.

Le sens commun proteste contre les assertions captieuses et mal fondées du scepticisme ; la philosophie orthodoxe les réfute avantageusement, mais son argumentation scolastique si difficile à saisir, fait peu d'effet sur la généralité des gens et n'arrête pas la marche du scepticisme.

Un grand avantage du spiritisme sur le catholicisme et la philosophie, c'est qu'il n'engendre pas comme eux le scepticisme ; on est spirite, oui ou non. Généralement ceux qui en ont pris connaissance s'y intéressent, l'étudient et s'y rattachent de plus en plus, car il n'a ni les invraisemblances et le manque de preuves du catholicisme, ni les systèmes contradictoires et la fatigante argumentation de la philosophie.

Sa doctrine rationnelle, consolante, facile à comprendre, ne dégoûte pas ses adeptes ; ses nombreuses et intéressantes communications en affirment la vérité. Il est à croire que dans l'avenir, il est destiné à détruire le scepticisme.

Logique pure ou théorique.

Chez les incarnés le corps domine l'esprit ; aussi l'homme ne connaît-il bien que les objets qui tombent sous ses sens ; son esprit emprisonné dans la matière ne peut percevoir que ce qui se passe dans son for intérieur, et nullement ce qui se passe hors de lui.

Quand il veut étudier les choses immatérielles sur lesquelles il est très mal renseigné, il est obligé d'en chercher l'explication dans son propre fond ; dépourvu de guide dans l'étude de ces questions abstraites, il ne peut mettre sur leur compte que des idées incertaines, peu précises, hypothétiques, souvent inexactes ou décousues, lesquelles ne pouvant être contrôlées par l'expérimentation, ne peuvent se traiter qu'avec des raisonnements abstraits compliqués qui expliquent et relient mal ces idées.

Le rôle de la logique pure est de les élucider et de les éclairer ; c'est une importante puissance, mais qui a ses inconvénients : elle est variable, élastique, tantôt vraie, tantôt fausse, souvent subtile et captieuse ; elle peut également faire le bien ou le mal, suivant ceux qui l'emploient.

La philosophie abuse de la logique théorique dans ses longs et fatigants raisonnements ; souvent ils sont moins évidents que le simple énoncé de la proposition. Elle se complait dans ce jargon scolastique, fatras d'arguties insaisissables pour la généralité des gens.

Ainsi la logique pure, qui a pour but d'apporter l'ordre et la clarté dans la philosophie, n'y a guère réussi ; dans la plupart des cas, elle ne vaut pas le bon sens ordinaire.

En somme, on peut se demander si la philosophie humaine, dont l'étude est si ingrate, a fait plus de bien que de mal dans le monde, en constatant

qu'à toutes les époques on s'en est dégoûté, et qu'elle a abouti au scepticisme.

Les progrès moraux des peuples chrétiens doivent être attribués à la bonne morale de leur religion, non à la philosophie.

Les découvertes étant nulles dans la philosophie, ainsi que dans le catholicisme, tous les deux sont destinés à ne pas progresser ; or, dans l'humanité, ce qui ne progresse pas décline.

Nous voyons ainsi que les hommes sont trop peu éclairés pour créer la religion et la philosophie vraies ; pour cela il faut l'autorité et la vérité des révélations.

Le spiritisme émanant d'esprits plus éclairés que nous, est destiné à nous guider dans cette double voie ; sa doctrine, claire et facile, peut être comprise par toutes les intelligences. Elle remplacera bien avantageusement les invraisemblances et l'obscur absolutisme du catholicisme, ainsi que les ingrates difficultés et les désaccords des divers systèmes de philosophie.

Nous concluons, en disant que : le grand avantage du spiritisme sur la philosophie est que les esprits nous donnent, toute faite et facile à saisir, une doctrine qui nous instruit sur les questions métaphysiques qui nous intéressent le plus ; la sanction de la vérité de leur enseignement se trouve dans l'accord presque unanime de leurs innombrables communications évidemment émanées de la cause première, de l'intelligence rationnelle, organisatrice, directive, substantielle et infinie.

La philosophie, avec ses études difficiles et fastidieuses, insaisissables pour la plupart des gens, avec toutes ses controverses prédispose aux discussions stériles, au doute et au scepticisme, et même parfois elle fausse le jugement.

Les philosophes emploient trop souvent de longues tirades pour exprimer leurs pensées, ce qui, loin d'élucider les questions, les trouble ; les propositions noyées dans un déluge de mots sont moins saisissables.

Si on ajoute à cela que les opinions des philosophes sont souvent contradictoires et attaquables, on comprendra le discrédit actuel de la philosophie.

Le spiritisme nous présente tout le contraire ; les communications des esprits sont généralement concises, souvent trop, car, dans bien des cas, nous leur demanderions des explications plus complètes ; les esprits plus éclairés que nous, voient et comprennent tout autrement les choses : ils nous les communiquent à leur manière, et semblent plus généraliser et moins préciser que nous.

Morale.

La morale est la science des mœurs et la règle des actions humaines ; on

la divise en morale théorique, ou générale, qui traite des principes et de l'utilité de cette science, et en morale pratique ou particulière, qui règle nos devoirs envers Dieu, envers nos semblables et envers nous-mêmes.

La morale est la plus naturelle des sciences philosophiques ; sa loi est presque toute en germe dans notre conscience et cela n'a pas empêché les philosophes de beaucoup discuter sur son compte ; mais actuellement la morale classique s'accorde assez bien avec celle des esprits et celle du christianisme.

On compare d'abord la morale, au droit, ou aux devoirs de justice ; ceux-ci se bornent à poursuivre les actes nuisibles au public ; la morale prescrit non seulement les devoirs de justice, mais ceux qui sont particuliers à l'individu, comme les devoirs de tempérance et de bienfaisance ; elle défend tout ce qui porte atteinte à la vie de l'individu, elle attaque le mal au fond de l'âme.

Pour être un honnête homme devant la loi, il suffit de posséder la justice ; pour être un honnête homme devant la conscience, il faut en plus être plein de cœur et d'honneur.

Il est nécessaire que l'état impose la justice, parce que les faits qui en ressortissent sont du domaine public. Il n'en est pas de même des vertus privées qui doivent être volontaires, sinon elles perdent de leur valeur ; l'état ne peut les imposer sans entrer dans une voie vexatoire d'arbitraire et d'inquisition.

Le droit est plus précis et plus pratique. La morale a quelque chose de plus élevé et de plus délicat.

Le premier représente l'esprit disciplinaire qui a inspiré les codes.

La morale modelée sur l'esprit chrétien veut que la conscience dirige nos actes plutôt que le code civil ; elle élève les idées des jurisconsultes qui ont tant de peine à sortir des sentiers de l'habitude ; la justice visant à l'infailibilité, craint de se dégager en modifiant sa doctrine.

De tout temps, l'ordre moral a devancé et éclairé l'ordre légal.

On peut le dire, le droit est l'élément conservateur des sociétés, tandis que la morale en est l'élément progressif ; tous les deux leur sont également nécessaires.

La science du droit doit s'inspirer de la morale qui est indépendante et basée sur l'évidence et la preuve.

Systèmes divers de morale.

Quoique la loi morale soit en germe dans la conscience humaine, divers systèmes ont été émis pour établir sa base, tels que l'Epicurisme, la morale de l'intérêt, etc.

Epicurisme.

Epicure formule ainsi sa doctrine : *Cherche le plaisir, évite la douleur ; c'est la loi des êtres animés.*

Cette loi suffisante, pour les animaux, ne l'est point pour l'homme qui a d'autres fins.

Le plaisir ou le bien proviennent du but ou du besoin satisfait ; le mal du but ou de la nature contrariée.

Epicure proclame cette loi, mais il est embarrassé pour l'appliquer comme règle de conduite, car les plaisirs étant très variables ne peuvent pas être une base fixe pour une doctrine.

La morale du plaisir laisse l'homme sans guide, entièrement livré à lui-même ; l'égoïsme devient son maître et tyrannisé par ses capricieuses passions, il n'a plus de pouvoir sur lui-même, il n'a aucune idée d'une règle supérieure à laquelle il devrait obéir ! toute idée d'obéissance lui est inconnue et s'il se soumet à la justice, c'est par la crainte des châtimens et non par devoir.

La liberté est utile à l'homme pour le bon fonctionnement de son libre arbitre ; mais comme il est dans sa nature d'être dirigé par quelque mobile, bon ou mauvais, on peut dire qu'il est toujours soumis à un maître.

L'homme régulier obéit aux lois de morale et aux obligations de son état qui sont de bons guides ; mais si l'homme se soustrait aux devoirs imposés par l'humanité, lesquels sont la morale, le travail et l'ordre, il tombera sous la domination de ses mauvais penchans qui l'induiront au mal.

Le principe du plaisir est d'une application difficile ; la santé et la richesse sont nécessaires pour se procurer le plaisir et s'en assurer la jouissance, ce qui est impossible à la plupart des gens et les prédispose à des actes coupables.

Ce principe laisse libre le choix des moyens pour atteindre le but désiré, la force et la ruse sont les meilleurs ; le succès seul est la mesure de la valeur des actions.

Ainsi le plaisir ne peut pas servir de base à la morale ; Epicure l'avait bien compris. Alors il chercha à faire rentrer les vertus dans la morale du plaisir, comme des instruments de bonheur.

Erreur et inconséquence ! les vertus désintéressées, basées sur la morale et la droiture, ne seront jamais les soutiens et l'ornement complaisant des voluptés.

Le plaisir des sens est le seul véritable but, dans un système qui rapporte tout aux sens. Telle a été la morale des disciples d'Epicure, plus conséquents que leur maître car elle les avilit en les rendant esclave de la sensualité.

Epicure, qui n'admettait pas que le bonheur de l'homme fût tout entier dans la satisfaction de ses besoins animaux, chercha encore à le placer dans l'ataraxie qui est l'insensibilité ou l'absence de toute peine.

Mais cette vie sensuelle, dépourvue d'activité physique et morale, était si contraire à la nature humaine, que des épicuriens désillusionnés de ce déplorable système, se suicidèrent en Grèce et à Alexandrie, après la mort d'Epicure; ce dernier n'avait pas compris que le vrai plaisir, non mélangé de peine, consiste à faire le bien.

Morale de l'intérêt.

L'homme aspire au bonheur, mais l'expérience lui apprend que souvent il lui convient de sacrifier un plaisir présent pour un bonheur plus grand dans l'avenir; ce fait le différencie du voluptueux, qui, généralement, sacrifie tout au plaisir immédiat.

La morale de l'intérêt présente des avantages matériels sur celle du plaisir, sous le rapport de l'économie, de l'ordre et du travail; malheureusement son unique but est l'intérêt personnel, le parfait égoïsme.

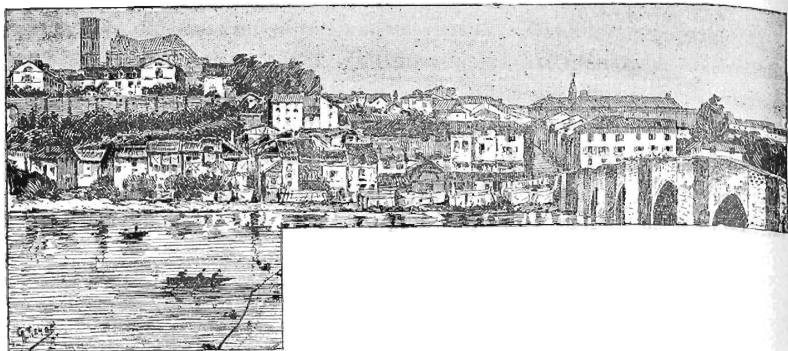
Les philosophes Bentham, Helvétius et Larocheffoucauld, prétendent que l'intérêt est le motif universel et unique des actions humaines; que la vertu désintéressée est une fiction, que l'utile est la règle de nos actes et la source de toutes les vertus basées sur le mobile de l'intérêt. En somme, si l'univers physique est soumis aux lois du mouvement, l'univers moral est soumis à celles de l'intérêt.

En dehors de tout système préconçu, la conscience universelle proteste contre une pareille assertion, elle a toujours reconnu aux actions deux mobiles opposés : *l'intérêt et le désintéressement* ou *devoir*. Elle leur donne des épithètes contraires; elle appelle louable, généreux, beau, grand, quelquefois sublime, le bien fait sans motif d'intérêt.

Elle se borne à qualifier d'heureux ou d'habile, celui dont le calcul intéressé a réussi; elle le félicite, mais ne l'honore pas. (A suivre).

P.-G. LEYMARIE.





LES FANTOMES DES VIVANTS

Les *Annales des Sciences psychiques* viennent de publier sous ce titre un nouvel article du colonel de Rochas dans lequel l'éminent expérimentateur montre comment il a obtenu progressivement sous l'influence de l'électricité le dégagement du périsprit chez un jeune homme de ses amis qu'il appelle Laurent, et comment ce périsprit de plus en plus libre des liens de la matière, a fini par entrer en relations avec les êtres invisibles qui nous entourent.

La science arrive ainsi peu à peu à fournir des preuves positives pour les vérités révélées depuis longtemps aux spirites. Voici l'exposé d'une partie de ces expériences capitales auxquelles nous laissons leur forme de procès-verbal journalier.

LEYMARIE.

« 17 avril 1894 : J'accroche les chaînes aux deux branches de la machine de Wimshurst et je les fais tenir par Laurent de telle manière que la boule qui repousse la flamme soit en communication avec sa main gauche ; et la boule qui attire, avec sa main droite.

Le mouvement de la machine détermine le sommeil. Les zones sensibles disparaissent au 4^e état (I). Au 5^e état, le fantôme bleu apparaît à droite du sujet, très vaguement ; au 6^e état, le fantôme rouge apparaît à gauche. Au 7^e état, les deux fantômes se réunissent pour former le double complet en avant et à gauche.

Pouvant actionner la machine régulièrement et sans fatigue, je prolonge l'expérience. Dans les états suivants, le double se précise de plus en plus et s'éloigne ; il finit par disparaître aux yeux de Laurent qui a très froid, est inquiet de son double, ne sentant pas où il est. J'arrête la machine et je lui dis de le rappeler. Il fait de vains efforts, il souffre beaucoup et fait peine à voir. Je renverse le courant en changeant les chaînes de main et j'actionne

(1) Voir pour l'explication de ces états l'ouvrage de M. de Rochas sur l'*Extériorisation de la sensibilité*.

vivement les plateaux. Au bout d'un temps assez long, le double reparait aux yeux du sujet, mais *il a changé de forme*. Laurent ne se reconnaît plus ; il continue à être très inquiet ; il a l'impression d'un contact froid et gluant qui lui répugne.

J'active le mouvement de la machine et j'ordonne avec énergie au sujet de retirer à lui son double qui finit par rentrer dans son corps physique, à son grand soulagement.

Réveil en passant par les phases ordinaires.

Laurent réveillé se sent mal à l'aise. Il se presse le front pour réveiller la mémoire somnambulique et se rappelle vaguement les impressions très désagréables qu'il a eues.

Nota. — Le lendemain Laurent me raconte que depuis la séance, il est gêné, qu'il se retourne à chaque instant comme s'il sentait quelqu'un derrière lui ; qu'il lui semble qu'un élément étranger à sa personnalité s'est introduit dans son corps. Deux jours après tous ces troubles étaient passés.

23 mai 1894 : Laurent est assis sur une chaise dont les quatre pieds reposent sur des tabourets isolants. Je place dans ses mains les chaînes de la machine de la manière indiquée dans la séance du 17 avril (1) et je fais tourner les plateaux.

Le sujet passe par les phases superficielles ordinaires au 3^e état, les couches sensibles se forment autour de lui. Au 6^e état apparaissent des flammes rouges et bleues qui rayonnent du corps du sujet dans toutes les directions et sans ordre apparent, comme si le double fluidique était trop brutalement projeté hors du corps. Ces flammes sont sensibles sur toute leur longueur qui est d'environ six mètres. Au 7^e état le double se forme toute d'une pièce, mi-partie bleu et rouge : mais irrégulièrement, des traînées bleues s'enfoncent dans la partie rouge et réciproquement. La sensibilité du sujet est bien localisée dans ce double. Au 8^e état le double paraît tassé et couché sur le flanc, les lucurs rouges et bleues se disposent verticalement par couches alternées. Le sujet paraît fatigué ; je le réveille (2).

(1) Cette disposition reconnue bonne sera désormais exclusivement adoptée. On remarquera toutefois que mes expériences ne permettent point encore de formuler une loi bien nette sur l'action de l'électricité ; elles ne sont pas assez nombreuses et les *inversions* possibles de la machine, aussi bien que de la vision des couleurs chez le sujet, sont des causes d'erreur qu'on ne pourra faire disparaître que par une étude plus approfondie de la question.

(2) Laurent, à qui j'avais donné la suggestion de se rappeler au réveil ce qui s'était passé, a pu, après la séance, peindre à l'aquarelle ces différentes formes des fantômes. La suggestion paraît donc avoir pris, dans ce cas, jusqu'au 3^e état.

5 juin 1894 : Laurent est endormi par la machine Wimshurst sans être isolé. Quand le fantôme bleu est formé à droite, je constate que ce fantôme est fortement repoussé par la chaîne accrochée au côté de la machine dont les effluves paraissent bleues au sujet ; il est, au contraire légèrement attiré, en tremblotant comme une flamme de gaz, par la chaîne correspondant aux effluves rouges de la machine. L'effet inverse se produit pour le fantôme rouge. Avec le double complet les effets sont complexes ; ce double est fortement attiré par le fer qui est la seule substance emmagasinant la sensibilité du sujet (1).

Le sujet voit des flammes rouges au pôle S. et des flammes bleues au pôle N. d'une barre d'acier aimanté ; mais l'aimant le fatigue.

3 juillet 1894 : Laurent étant endormi à la manière ordinaire par la machine et le double étant formé, trois des spectateurs, qui sont plus ou moins sensitifs eux-mêmes, aperçoivent, quand on fait l'obscurité dans la pièce, une vague lueur à la place du double et éprouvent la sensation très nette d'un vent frais quand ils plongent la main dans ce double.

Je continue l'électrisation, sans compter les états. J'arrive ainsi bientôt à une phase de léthargie, beaucoup plus longue que les autres. Au sortir de cette phase Laurent s'écrie : « Tiens ! mon double qui est collé au plafond. » Je lui demande s'il l'a vu monter ? il me répond que non et m'explique que toutes les transformations dans les fantômes et le double s'effectuent durant les léthargies.

Je continue l'électrisation : le double traverse le plafond. Nouvelle phase de léthargie encore plus longue que la précédente. Au sortir de cette phase (par approfondissement de l'hypnose), Laurent grelotte ; une sueur froide couvre ses mains ; il se plaint, dit qu'il est très affaibli, qu'il a froid. Il perd de vue son double qui s'éloigne de plus en plus, poursuivi par des formes lumineuses paraissant d'une consistance analogue à son propre double, mais d'une autre couleur. Ces sortes de flammes ont des formes bizarres, assez semblables à celles de têtards terminés par des queues de serpents ; elles viennent se coller à lui ou plutôt le lécher en passant : c'est ce qui l'affaiblit.

Je le réveille en hâte et lui donne la suggestion de se rappeler au réveil ce qu'il a vu.

Il traverse neuf phases de léthargie avant de revenir à l'état de veille ; je l'avais donc poussé jusqu'au 10^e état.

Réveillé, il se souvient à peu près de ses impressions et me confirme les

(1) *Annales*, 1895, p. 144.

détails précédents ; pendant qu'il parle, il se retourne à chaque instant, éprouvant la sensation d'un corps qui le frôle.

Le lendemain il me raconte qu'il n'a pas dormi de la nuit et qu'il a revu, éveillé, les mêmes formes que pendant le sommeil magnétique, mais moins nettement. Les sensations de frôlement continuent pendant vingt-quatre heures, puis disparaissent.

10 juillet 1894 : Je suis seul aujourd'hui avec Laurent, et je me propose d'étudier avec plus de soin les phénomènes observés dans la séance du 3 juillet.

Je commence l'opération avec la machine à 10 h. 18 du matin, et j'obtiens successivement en parlant de l'état de veille ou de crédulité qui ont la même apparence et que j'appelle 1^{er} état :

1^{re} léthargie. — 2^e état. — II^e léthargie. — 3^e état. — III^e léthargie. — 4^e état. — IV^e léthargie. — 5^e état. — 10 h. 28 Le fantôme bleu apparaît à droite. — V^e léthargie. — 6^e état. — 10 h. 30. Le fantôme rouge apparaît à gauche ; le fantôme bleu subsiste à droite. — VI^e léthargie. — 7^e état. — 10 h. 32. Le double complet apparaît à 1^m,50 environ en avant et à gauche du sujet, qui paraît étonné d'en voir deux. Je constate que le double s'est formé devant une grande psyché dans une position telle que Laurent doit voir en effet à la fois le double et son image. — VII^e léthargie. — 8^e état. — 10 h. 34. Le double est encore à la même place, mais les deux moitiés, l'une rouge l'autre bleue, semblent se pénétrer par tranches horizontales irrégulières, comme dans la séance du 23 mai. — VIII^e léthargie. — Pendant cette léthargie, j'ordonne au sujet de bien observer ce qui se passe et de se le rappeler quand il sera dans l'état suivant. — 9^e état. — Le double s'est simplement déplacé. Le sujet se souvient de la manière dont s'est effectué le déplacement. — IX^e léthargie. — Je donne le même ordre que dans la précédente léthargie. — 10^e état. — 10 h. 40. Le double est engagé à mi-corps dans le plafond. Laurent se souvient que ce double a commencé à osciller comme un ballon qu'on gonfle d'hydrogène, puis qu'il s'est détaché de terre et qu'il est monté verticalement sans que le plafond ait opposé un obstacle bien sensible. — X^e léthargie. — Même ordre que dans les léthargies précédentes. Le corps est plusieurs fois agité de mouvements convulsifs. — 11^e état. — 10 h. 43. Laurent me dit qu'il a par la force de la volonté, empêché son double de monter plus haut ; qu'un petit nombre de lueurs analogues à celles qu'il a déjà vues et que nous convenons d'appeler *larves*, s'agitent autour de lui, mais qu'il se raidit contre leur contact et que, ne pouvant le pénétrer, elles ne font que l'effleurer ; ce sont ces contacts qui ont causé les soubresauts de la léthargie précédente. Au-dessus de lui, ces larves sont bien plus nombreuses. Je lui dis de laisser mon-

ter son double ; il le fait, mais alors il commence à être assailli par les larves qu'il n'a plus la force de repousser, et il me prie de le réveiller.

10 h. 45. — Je change de main les chaînes conductrices et je tourne rapidement la machine, sans compter les léthargies de manière à ramener, le plus tôt possible, le sujet à son état normal, ce que je n'obtiens qu'au bout d'un quart d'heure.

On remarquera qu'il a fallu traverser le même nombre de phases de léthargie qu'à la séance du 3 juillet, c'est-à-dire *neuf*, pour la lévitation du double.

14 juillet 1894 : Je me propose, dans cette séance, de voir si les phénomènes relatifs aux fantômes et au double se succèdent bien dans le même ordre à l'aller et au retour. c'est-à-dire pendant qu'on approfondit l'hypnose ou qu'on ramène le sujet à l'état de veille.

Le tableau suivant montre les résultats obtenus :

Aller.

Retour.

2 h. 14. — 1^{re} état (veille).

I^{re} léthargie.

2^e état.

II^e léthargie.

3^e état.

III^e léthargie.

2 h. 18. — 4^e état.

IV^e léthargie.

5^e état. — Le fantôme bleu apparaît à droite. Il répète comme une ombre les mouvements de la partie droite du sujet (3 minutes de conversation sans tourner la machine).

2 h. 24. — V^e léthargie.

6^e état. — Fantôme bleu à droite ; fantôme rouge à gauche.

VI^e léthargie.

2 h. 30. — 7^e état. — le double complet est formé à environ 1^m,50 du sujet.

VII^e léthargie.

2 h. 34. — 8^e état. — Le double complet est plus net ; il est toujours à la hauteur du sujet et il se meut facilement sous l'influence de sa volonté. Il suit les mouvements de ses yeux. Il traverse avec assez de difficultés la cloison qui sépare la chambre où nous opérons de mon cabinet de travail. Il va se poser sur ma table et Laurent me dit qu'il y trouve un objet qui lui est désagréable. Je vais dans mon cabinet, je mets la main sur différents objets qui couvrent ma table et qu'il ne voit pas ; il m'arrête en me disant : « C'est celui-là », quand je touche une épreuve de mon portrait gravé à

3 h. 35. — 1^{re} état (veille).

I^{re} léthargie.

2^e état.

II^e léthargie.

3^e état. — Le sujet ne voit plus de fantôme.

III^e léthargie.

4^e état. — Le sujet ne voit plus que le fantôme bleu.

IV^e léthargie.

5^e état. — Le sujet voit encore les deux fantômes.

V^e léthargie.

6^e état. — Le double s'est décomposé en deux fantômes.

VI^e léthargie.

7^e état. — Le double est toujours là, complet.

VII^e léthargie.

8^e état. Le double est toujours près du sujet.

(1) Pour le *Retour*, commencer la lecture de la colonne de droite par la fin, aussi bien dans ces tableaux que dans les suivants.

l'eau forte par M^{me} O... et donné la veille par elle (M^{me} O... est un sujet très sensible). Je fais revenir le double dans la chambre et essaie, mais avec beaucoup de peine, de le faire monter. Il éprouve, à un certain moment un contact glissant sur le bras.

VIII^e léthargie.

2 h. 40. — 9^e état. — Le double s'est éloigné du sujet et a franchi la fenêtre; il est suspendu dans le vide à peu près à la hauteur de son corps; quand Laurent veut le faire descendre, il éprouve une sensation de vertige.

IX^e léthargie.

2 h. 46. — 10^e état. — Le double est soulevé à 2 mètres du plancher; quand Laurent veut le faire descendre, il éprouve une sensation de vertige. Il est très affaibli.

X^e léthargie. — Soubresauts.

11^e état. — Le double est plus haut que le plafond. État agréable.

2 h. 50. — XI^e léthargie. — Soubresauts.

2 h. 52. — 12^e état. — Laurent est très affaibli; le double est à la même place. Contacts légers, mais désagréables et bien localisés.

XII^e léthargie. — Soubresauts bien localisés; tantôt dans les bras, tantôt tantôt dans les jambes, tantôt sur le torse.

2 h. 56. — 13^e état. — Laurent a perdu de vue son double; il le croit très éloigné.

En résumé, on voit que :

1^o Le sujet a suivi exactement et en sens inverse, au retour (quant on le réveillait), le chemin qu'il avait parcouru à l'aller (quand on l'endormait).

2^o L'apparition du double et la présence simultanée des deux fantômes séparés se sont produites dans les mêmes états, le 7^e et le 6^e.

3^o Il y a eu une légère discordance dans l'apparition et la disparition des fantômes isolés.

4^o La lévitation du double s'est produite au même moment, pendant la 9^e léthargie.

15 juillet.

Je répète l'expérience de la veille en présence de Mgr. B..., docteur en théologie, qui inscrit sans rien dire les diverses phases que je m'abstiens de compter moi-même pour éviter l'objection de la suggestion mentale. D'où le tableau suivant.

Aller.

2 h. 45. — 1^{er} état (veille).

4^{re} léthargie.

2^e état.

11^e léthargie.

VIII^e léthargie.

3^e état. — Le double est près du sujet et très net.

IX^e léthargie.

4^o état. — Le double est revenu dans la chambre, mais il flotte encore à mi-hauteur du plafond.

X^e léthargie.

11^e état. — Laurent voit son double au-dessus du toit et à sa gauche.

XI^e léthargie.

12^e état.

2 h. 58. — XII^e léthargie.

2 h. 57. — 13^e état. — Je procède au réveil par l'intervention des chaînes.

Retour.

3 h. 50. — 1^{er} état. — Réveil. Aussitôt éveillé, Laurent se précipite sur les clefs qu'il prend de la main gauche; le bras droit est complètement engourdi.

1^{re} léthargie.

2^e état.

11^e léthargie.

3^e état. — Rapport

2 h. 49. — III^e léthargie.

4^e état. — Sympathie au contact de la chaîne ; tantôme bleu à droite.

IV^e léthargie.

5^e état. — Fantôme bleu à droite, fantôme rouge à gauche.

V^e léthargie. — M. de R... donne à Laurent la suggestion de se rappeler ce qui va se passer.

6^e état. — Les deux fantômes se sont réunis en un double unique, bleu d'un côté rouge de l'autre. L... dit que les deux fantômes se sont réunis progressivement en se rapprochant suivant des lignes droites mais qu'à un moment donné l'un d'eux à fait un détour pour éviter la machine. Le mouvement s'accélère quand ils sont près l'un de l'autre ; ils se réunissent alors brusquement.

VI^e léthargie.

7^e état. — Le double est plus net. L... le déplace à volonté tout autour de lui.

3 h. 51. — VII^e léthargie.

8^e état. — Le double est de plus en plus net ; il est encore à la hauteur du sujet.

VIII^e léthargie.

9^e état. — Le double est à la même distance horizontale de L..., mais élevé de 1^m,60 au-dessus du plancher. L... voit vaguement ce que son double illumine ; il distingue la couleur d'une fleur du papier de tenture contre lequel le double est appuyé, mais elle est molifiée par la partie du double à travers laquelle il la voit. En continuant l'électrisation, le double s'agite, il tremble comme pour s'enlever.

IX^e léthargie.

3 h. 13. — 10^e état. Le double est très haut. L... sent autour des contacts vagues. Son pouls est calme et marque 70 pulsations à la minute.

X^e léthargie. — Soubresauts violents ; M. de R... prescrit à L... de se rappeler ce qui se passe.

11^e état. — L... ne peut plus ouvrir les yeux. Il sent le contact visqueux des larves, mais il ne les voit plus ; il les voyait quand il était en léthargie. Elles sont petites ; la tête ne lui paraissait pas plus grosse que le poing ; elles avaient une queue.

Le fantôme est à une grande hauteur ; L... ne peut ni l'élever ni l'abaisser, mais il peut le faire mouvoir dans l'intérieur d'un cercle horizontal dont le centre serait au-dessus de sa tête.

3^e état. — Plus de fantômes.

III^e léthargie.

4^e état. — Il n'y a plus que le fantôme bleu. M. de R... place entre le fantôme et le bras droit de Laurent sa main qui tient un trousseau de clefs et l'y laisse quelques secondes, puis il met les clefs sur la table.

IV^e léthargie.

5^e état. — Le double s'est divisé en deux fantômes ; le bleu est plus visible que le rouge.

V^e léthargie.

6^e état. — Double complet, bleu et rouge, comme dans le 7^e état. Le double peut se mouvoir autour de L... par la volonté, mais il ne peut s'approcher de la machine. Mgr. B... met dans le double sa ceinture de soie violette qui se charge très faiblement de sensibilité. Il met dans le double son porte-monnaie sous lequel il a glissé, à l'insu de M. de R... et de L..., une clef en fer. M. de R... touche le porte-monnaie, l'or, l'argent ; pas de sensation. Sensation très marquée quand M. de R... touche la clef.

VI^e léthargie.

7^e état. — Le double est à la même place.

VII^e léthargie.

8^e état. — Le double est à la même place.

VIII^e — léthargie.

9^e état. — Le double est revenu sur le parquet de la chambre. Il est mi-parti rouge et bleu.

IX^e léthargie.

10^e état. — Le double est en l'air, il a repris la forme d'une colonne ayant la hauteur du corps de L...

X^e léthargie.

11^e état. — Les yeux s'ouvrent d'eux-mêmes. L... voit le double en l'air et dans la chambre, il est plus aplati que dans les états moins profonds.

XI^e léthargie.

12^e état. — Soubresauts violents. L... voit encore son double qu'il meut dans les mêmes conditions que précédemment.

XII^e léthargie. — Soubresauts violents, nombreux et localisés.

13^e état. — L... ne voit plus où est son double ; mais il sent que ce double tend à prendre la forme d'une boule et il suppose qu'en continuant il finirait par ressembler à une larme : tête ronde avec queue comme une comète ou un têtard.

XI^e léthargie.

12^e état. — L... voit son double très haut ; il est très faible et éprouve une sensation de dégoût.

XI^e léthargie. — 3 h. 35. — Soubresauts violents et localisés.

13^e état.

M. de R... fait changer de main les chaînes de la machine et ramène une léthargie (la XII^e) avec de nombreux soubresauts.

En continuant de la même manière l'opération de réveil, M. de R... ramène un état (le 12^e) où L... voit de nouveau son corps, mais très haut.

M. de R... fait une deuxième fois changer les chaînes de main de manière à approfondir le sommeil. Après une nouvelle léthargie (la XII^e), L... perd de nouveau son corps de vue.

M. de R... fait changer une troisième fois les chaînes de main et procède définitivement au réveil, en passant par les phases indiquées dans la colonne de droite du tableau ci-dessus.

Je passe maintenant un certain nombre de séances où les phénomènes provoqués de la même façon se produisent avec régularité (1) et je reproduis le compte rendu d'une séance où j'ai endormi Laurent, non plus avec une machine d'électricité statique, mais avec un courant donné par une batterie médicale Ducretet.

(1) Voici cependant le compte rendu de la séance du 4 mars 1895 où j'ai noté exactement les heures des diverses phases et où il y a eu perception par Laurent d'une colonne lumineuse différente de son double. C'est toujours à l'aide de la machine que s'était fait le dégagement et on n'était éclairé que par une lanterne rouge.

Aller. — 2 h. 15 min., 1^{er} état. — 2 h. 17 min., 2^e état. — 2 h. 20 min., 3^e état. ; L... n'entend pas une personne éloignée, mais l'entend dès qu'elle s'approche de la machine. — 2 h. 23 min., 4^e état. — Apparition du fantôme bleu à droite. L... voit en outre, devant lui, une colonne lumineuse verte et rouge (couleurs mélangées) comme quelqu'un qui serait debout. — 2 h. 25 min., 5^e état. Fantôme bleu à droite ; fantôme rouge à gauche. La colonne s'est sensiblement rapprochée. — 2 h. 30 min., 6^e état. Double complet en face, presque à côté de la colonne qui n'a pas bougé. Légère gêne. — 2 h. 32 min., 7^e état. Le double s'est éloigné avec la colonne beaucoup plus que d'ordinaire quand L... rappelle son double par la volonté, la colonne suit. — 2 h. 35 min., 8^e état. Le double s'est élevé et s'est engagé à moitié dans le plafond ; la colonne est restée sur le sol. — 2 h. 39 min., 9^e état. Le double est très haut ; la colonne est toujours là. Le double tend à se mettre en boule. Sensation très vive de froid. — 2 h. 41 min. 10^e état. Pendant la léthargie qui précède, soubresauts. L... voit maintenant son double très petit ; il sent des contacts tout autour de lui. La colonne n'a pas bougé. J'allume du papier d'Arménie ; L... le sent immédiatement, les yeux se fixent avec une expression extatique. Électrisation arrêtée un instant ; dès qu'elle est reprise les yeux se ferment et

Séance du 23 octobre 1894.

Je constate d'abord que le sommeil se produit en plaçant le pôle négatif dans la main droite et le pôle positif dans la main gauche. Après quelques essais sur le nombre des éléments à employer, je reconnais que c'est en me servant de quatre que j'amène le plus facilement l'hypnose sans fatiguer le sujet.

Aller.

1^{er} état. — (Veille).

1^{re} léthargie.

2^e état.

1^{re} léthargie.

3^e état. — La sensibilité de L... est extériorisée. L... continue à m'entendre, bien que je ne touche pas la pile.

1^{re} léthargie.

4^e état. — Apparition du fantôme bleu à droite. Ce fantôme est repoussé par le fil négatif (que L... voit bleu); le fil positif (que L... voit rouge) le laisse indifférent. Quand on place le fil négatif (bleu) au-dessus du fantôme, celui-ci s'affaisse en conservant son volume, c'est-à-dire qu'il s'élargit aux dépens de sa hauteur, et il conserve cette forme jusqu'à ce qu'on agisse de nouveau sur lui.

1^{re} léthargie.

5^e état. — Fantôme bleu à droite et fantôme rouge à gauche. Le fil positif (rouge) repousse le fantôme rouge et laisse le

Retour.

1^{er} état. — (Réveil).

1^{re} léthargie.

2^e état.

1^{re} léthargie.

3^e état. — L... ne voit plus aucun fantôme et il commence à voir ce qui se passe autour de lui.

1^{re} léthargie.

4^e état. — Fantôme bleu seul; à droite et en arrière.

1^{re} léthargie.

5^e état. — Le double s'est dédoublé: fantôme bleu à droite, fantôme rouge à gauche.

il se produit une léthargie. Sensation de vertige quand il fait effort pour descendre; il peut se mouvoir dans un plan horizontal. Il éprouve comme des sensations de courant d'air. — 2 h. 50 min., 11^e état. L... ne voit pas son double; il sent encore l'odeur; il se sent moins matériel. — 2 h. 52 min., 12^e état. L... ne voit pas son double; il se sent très bien, mais très faible; il n'a plus la force de soutenir sa tête; j'intervient les chaînes.

Retour. — 2 h. 55 min., 11^e état. L... se sent moins éthérés et plus fort; il ne voit pas encore son double. Soubresauts dans la léthargie qui suit. — 2 h. 57 min., 10^e état. A la sensation d'avoir fait une chute épouvantable, d'avoir traversé une zone habitée par des êtres que la force de la chute a écartés; ne se voit pas encore mais se sent. — 3 h., 9^e état. Se voit, sent qu'il y a autour de lui des êtres qui ne le gênent pas. La colonne est toujours là. — 3 h. 2 min., 8^e état. Voit son double engagé dans le plafond; voit encore la colonne qui reste tout à fait inerte même quand je la traverse et que je cherche à l'agiter. — 3 h. 6 min., 7^e état. Le double est revenu sur le tapis. Le papier d'Arménie brûlé donne à L... un sentiment de légèreté, mais ne le fait pas s'élever et ne produit aucun effet sur la colonne. — 3 h. 10 min., 6^e état. Le double s'est replacé près de la colonne. — 3 h. 12 min., 5^e état. Le double s'est divisé en deux fantômes (bleu à droite, rouge à gauche). — 3 h. 14 min., 4^e état. Il n'y a plus que le fantôme bleu visible. L... n'a jamais éprouvé plus de satisfaction à rentrer dans son corps. — 3 h. 16 min., 3^e état. Le fantôme rouge a disparu aussi; la colonne seule reste. — 3 h. 17 min., 2^e état. L... voit encore la colonne. — 3 h. 19 min., Réveil.

fantôme bleu indifférent.

V^e léthargie.

6^e état. — Double complet en avant, près de la batterie. Il n'y a plus attraction ni répulsion entre les fils et le double.

Je supprime la communication de L. avec la batterie, et en vertu de la vitesse acquise, L... arrive seule à la

VI^e léthargie, puis se réveille dans le

7^e état où le double est considérablement allongé, sans quitter le sol, de façon à avoir l'air d'une étroite colonnette.

Je rétablis la communication avec la pile, ce qui amène la

VII^e léthargie, puis le

8^e état. Le double s'est élevé, mais L... a encore la sensation d'avoir les pieds reposant sur quelque chose.

VIII^e léthargie.

9^e état. — Le double est très haut. L... a la sensation de fraîcheur, de flottaison dans l'air. Je change les fils de main.

V^e léthargie.

6^e état. — Le double est encore complet et à notre hauteur, mais plus faible.

VI^e léthargie.

7^e état. — Le double est revenu à notre niveau.

VII^e léthargie.

8^e état. — Le double s'est abaissé.

VIII^e léthargie.

9^e état. — Le double est très haut.

Plus de six mois se passèrent sans que je renouvelasse mes expériences avec Laurent ; mais le 21 mai 1895, je voulus les montrer à deux de mes amis. Je me servis de la machine de Wimshurst et voici les notes qui ont été prises, séance tenante, par l'un d'eux.

1^{er} état (état de crédulité). Insensibilité et suggestibilité.

Léthargie.

2^e état. Somnambulisme ordinaire, les yeux ouverts.

Léthargie.

3^e état (rapport). Le sujet entend tous ceux qui touchent la machine et n'entend que ceux-là.

Léthargie.

4^e état. Vue du fantôme bleu à droite, légère sensibilité du fantôme.

Léthargie.

5^e état. Vue du fantôme rouge à gauche. Sensibilité plus grande des fantômes. Le sujet ne voit que les personnes situées dans le champ de la machine. Amnésie.

Léthargie.

6^e état. Double complet à sa gauche : rouge et bleu en deux colonnes juxtaposées. Sensibilité vague générale du double.

Léthargie.

7^e état. Double très condensé et plus éloigné. L... le voit mieux dans l'obscurité. Perte complète de la mémoire de la personnalité ; se souvient de quelques mots latins et de quelques événements passés dans son enfance jusqu'à la classe de sixième.

Le sujet n'étant plus entraîné, les états se succédaient lentement, et je supposais que j'aurais de la peine à aller plus loin, de sorte qu'arrivé au 7^e état, je fis changer les chaînes de main ; le réveil se produisit alors de la manière suivante :

Léthargie.

6^e état. Double complet à ses côtés.

Léthargie.

5^e *état*. Double divisé, fantôme à droite et à gauche.

Léthargie.

4^e *état*. Ne voit plus que le fantôme bleu à droite. Ne peut se rappeler le nom du doyen de la Faculté des lettres. A conservé le souvenir de son existence jusqu'à la classe de seconde.

Léthargie.

3^e *état* (rapport). Ne voit plus aucun fantôme. Ne sait plus qu'il se prépare à l'examen de licence ès lettres.

Léthargie.

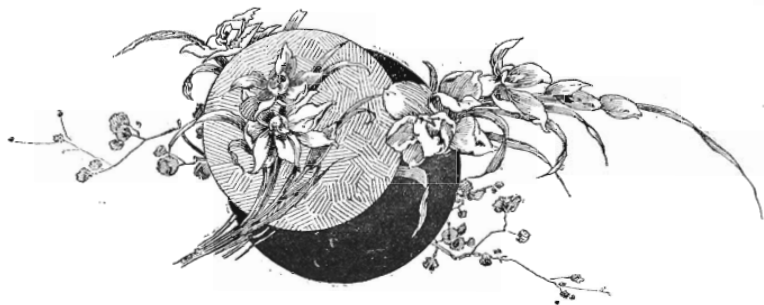
2^e *état*. Conscience de sa préparation aux examens de licence. Mémoire complète.

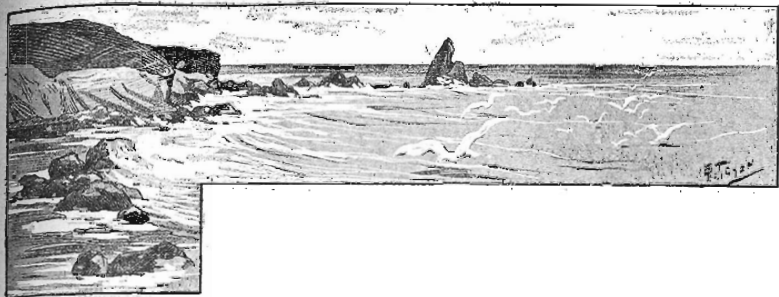
Léthargie.

Réveil.

« J'espère », dit en terminant M. de Rochas, « que le lecteur voudra bien excuser l'aridité et la monotonie des tableaux que j'ai reproduits dans cet article ; mais, quand on n'a pour garant de la réalité des phénomènes que le témoignage d'une seule personne, on ne peut donner de la valeur à ce témoignage qu'en montrant son invariabilité.

« J'aurais pu ajouter à cette preuve le témoignage d'autres sujets mis dans un état d'hyperexcitabilité visuelle qui leur a permis de voir les fantômes, mais j'aurais été entraîné à décrire des phénomènes qui rentrent dans le domaine dont je ne veux point m'occuper encore ici, tenant à rester dans la *physique physiologique* jusqu'au moment où nous en aurons acquis une connaissance suffisante pour oser porter plus loin nos investigations.





CONDAMNÉ AU PILORI

APPEL DE LA SENTENCE (*Suite*)

Voir la *Revue* de novembre 1893.

A tout risque que M. Pelletier trouve que j'abuse de la permission, je me permets de lui adresser une nouvelle question :

Il nous a parfois laissé entendre, si j'ai bonne mémoire, que ses expériences spiritiques, tout intéressantes et réussies qu'elles soient, lui valent de fort mauvaises notes sur le carnet de certaines gens. A cela près, c'est le dernier de ses soucis. Fort bien, mais s'il eût vécu en ce charmant XVIII^e siècle, comment s'en serait-il tiré ? Je dis avec sa franchise d'allure, son indépendance d'esprit, la soif de vérité qui le tourmente, comment ? J'imagine qu'il aurait fort bien pu mal passer son temps et faire connaissance avec la roue ou la potence, tout au moins avec les galères ou la Bastille. Chercher la vérité en dehors des règles canoniques et faire part de ses trouvailles à son prochain, crime impardonnable ! Son évêque et le lieutenant criminel se seraient chargés de le lui prouver.

N'oublions pas que c'est en ce beau temps que le petit-fils d'un lieutenant général des armées du roi, le chevalier de Labarre, à peine âgé de 18 ans, accusé ainsi que son ami Détallonde de ne pas s'être découvert devant une procession et d'avoir chanté des chansons lestes dans un souper de jeunes fous, est condamné à avoir la langue arrachée, la main droite coupée avant d'être brûlé vif. — Détallonde parvint à s'enfuir !

Que l'infortuné Calas, après avoir subi la torture, expire de l'horrible supplice de la roue, victime de la rage d'une bande de pieux fanatiques, juges et accusateurs. — Son crime était d'être protestant !

Qu'une autre meute de non moins pieux croyants s'acharne pour le même motif à la poursuite du malheureux Sirven et de sa famille qui n'échappent au même sort que par la fuite et vont mourir à l'étranger, ruinés, désespérés !

Que Montbailh, aussi innocent que les précédents, est roué vif, puis jeté au bûcher où va le rejoindre sa jeune femme dont on a hâté l'accouchement pour ne pas trop retarder l'exécution !

Que le comte de Lalli, après dix-neuf mois de Bastille, meurt sous la hache, et le baillon aux dents, condamné par une assemblée de Judas parlementaires d'accord avec un tas de flibustiers de la cour et de la finance qui échappent par sa mort à la révélation de leurs déprédations et de leur infamie !

Et ces faits ne sont pas des exceptions. Je les prends entre mille et mille par cette raison même que l'indignation et la plume vengeresse de Voltaire en ont immortalisé l'horreur.

Enfin n'est-ce pas le temps où la bande d'Escobar et ses complices, grâce aux billets de confession, grâce à l'atroce déclaration de 1724, sous le couvert de l'Evangile et de la loi (!!) dispose à son gré des biens, de l'honneur, de la liberté, de l'existence des familles ? Où, entre autres, les protestants sont envoyés par fournées aux galères, au gibet, au bûcher, leurs femmes et leurs filles jetées en prison le plus souvent perpétuelle, leurs jeunes enfants jetés à l'hôpital ?

J'ai parlé de la loi ; mais qu'est-ce donc alors aux mains de ses interprètes qui trafiquent de leurs charges de judicature, les achetant, les vendant selon le profit à faire ? Qu'est-ce ? sinon un dédale plein d'affreux traquenards où l'accusé, une fois engagé, ne fût-il coupable que d'une peccadille, fût-il dix fois innocent, a dix chances contre une d'y laisser son bien, sa liberté, sa vie. Tout dépend des dispositions, des passions du juge et de l'importance sociale de l'accusateur. Que dire de la justice au civil ? C'est la forêt de Bondy pour qui n'a pas titre, fortune ou puissance.

Et que M. Pelletier veuille bien croire que je ne lui donne ici qu'une assez pâle esquisse de cette société en train de s'enfoncer dans la fange où disparut le Bas-Empire. Au surplus, ne se résume-t-elle pas admirablement dans son souverain qui se glorifie de son titre de *fils aîné de l'Eglise* et, non content de spéculer sur la faim de son peuple pour emplir sa cassette, fait acheter ou arracher à leur famille des enfants destinées à réveiller sa lubricité. Il est vrai que pour l'édification publique il se ferait scrupule de manquer un jour à l'observance des pratiques religieuses. Bien mieux, ne pousse-t-il pas le scrupule jusqu'à faire réciter les prières du matin et du soir aux malheureuses petites créatures qu'il souille de ses immondes caresses ?

Dernier trait à l'esquisse : un Dubois, un de Tencin — sans parler des autres — à eux seuls, suffisent à nous donner une idée de l'état de la conscience religieuse à Versailles et à Rome. Le premier, après avoir été précepteur du duc de Chartres, avoir systématiquement démoralisé son élève devenu plus tard le Régent, après avoir accaparé le double titre de premier ministre et de *pourvoyeur* en chef de son Altesse, vendu l'honneur et

les intérêts du royaume à l'Angleterre moyennant pension, se fait, bien que marié, délivrer, en une matinée et d'une enfilée, les ordres de la prêtrise, puis sacrer en grande pompe archevêque de Cambrai (1720) — ce qui lui permet d'acheter le chapeau de cardinal (coût huit millions, 1721 — et d'espérer acheter la tiare. La marchandise sacrée est à l'encan.

Et ce sacre, ce drôle pourri de vices, au dire de son maître lui-même, occupe le siège de Fénelon ! Pourquoi pas ? Il n'en est que plus à l'aise pour professer ouvertement l'athéisme et prendre sa part aux saturnales de Philippe et de ses *roués*. Et ce successeur des apôtres meurt comme il a vécu, grinçant, sacrant, blasphémant, esquivant l'hostie dont il n'a plus que faire (1723).

L'autre, le Tencin, débute par débaucher, pour son propre compte, sa sœur, nonne défroquée, et se faire convaincre de parjure et de simonie à la barre du Parlement. Parti de là, grâce à des services de *tout genre* rendus au Régent et à Dubois qui se partagent les charmes de sa sœur, il s'élève aux plus hautes dignités de l'Eglise, se fait sacrer archevêque d'Embrun à Rome même par le pape Benoît XIII (1724) et finalement coiffer du chapeau rouge par Clément XII (1739).

Sa digne sœur, Alexandrine, un des spécimens les mieux réussis de la dépravation de l'époque, mère reniée par d'Alembert, un de ses bâtards qu'elle a abandonné sur les marches de St-Jean-le-Rond, n'en cultive qu'avec plus de succès toutes les délicatesses du sentiment dans une série de productions dont se délectent les cœurs... sensibles entre l'Opéra et les offices... à Paphos. (*Le comte de Comminges, Les malheurs de l'amour, etc.*)

Bref, en haut, luxe et luxure, hypocrisie et barbarie ; en bas, ignorance, sueurs et misère. Tel est le bilan.

Il est certain que si le spiritisme avait fait mine de percer en ce beau temps, si le *Livre des Esprits* ou tel autre du même ordre eût osé paraître, livre et auteur n'eussent pas manqué de passer par la main du bourreau — *ad majorem dei gloriam* — et en toute justice, certes, les saines croyances, les bonnes mœurs et la piété royale réclamant l'extermination de tous les fauteurs de doctrines attentatoires aux saints canons et aux ordonnances apostoliques.

Le *Livre des Esprits*, grands dieux ! mais ne serait-il pas venu contredire la dogmatique de notre mère l'Eglise, troubler le cours (forcé) du *credo* et des pieuses pratiques du royaume très chrétien, désorienter, bouleverser les consciences, compromettre le bel ordre établi par les ministres du Très-Haut pour le salut des âmes ?

Il se trouve aujourd'hui que ce bouleversement a eu lieu et, par suite, a permis à l'œuvre d'Allan Kardec d'être traduite dans toutes les langues de

la chrétienté, d'être considérée par tout esprit en état de réfléchir, rien moins que comme la préface d'une rénovation morale et religieuse — rénovation commencée et qui, bon gré mal gré, suivra son cours dans le monde civilisé.

Mais pour que cette résurrection de la conscience humaine pût seulement être espérée et tentée, que de voies obstruées à débayer, que de barrières de tout genre à abattre ! Toute une révolution secouant les esprits, dispersant aux quatre vents un amas d'antiques préjugés, transformant des habitudes séculaires, agitant le vieux monde dans ses profondeurs et en tous sens, était nécessaire. Or, les révolutions, je le répète, ne sont pas des effets sans causes, des explosions fortuites. Non seulement il leur faut des apôtres, mais il faut des laboureurs pour préparer, retourner la glèbe humaine, des semeurs pour répandre dans les esprits les germes de l'avenir, pour en activer l'éclosion.

Ces hommes sont rares et de telle stature qu'ils ne sauraient être mesurés sur la mesure commune, jugés sur les données ordinaires.

N'en déplaise à M. Pelletier, Voltaire fut un de ces précurseurs et au plus haut titre. Je n'en veux de meilleure preuve que l'implacable haine, la passion furieuse que met la gent cléricale et sa clientèle aveuglée ou gagée, à poursuivre son nom et son œuvre. Après tout, haine et passion amplement justifiées. Un sacerdoce pharisaïque a mis des siècles à enserrer maille à maille la société, grands et petits, riches et pauvres, dans son filet. Il tient les esprits et les intérêts, il règle la pensée, il dose la croyance, il manipule les âmes à son gré et profit. Des corps, des biens, tout ce qu'il ne possède pas dépend du souverain dont il dirige la conscience ou... l'inconscience, par quoi il est le souverain du souverain et de son peuple. Il fait la loi ou l'inspire en tout ce qui intéresse sa domination. Il possède la plus grasse part du sol et il écrème le reste. La France, comme l'esclave antique, est marquée à son estampille, n'ayant liberté d'agir, de vivre, de penser que dans la mesure qu'il autorise.

Et voilà que lorsqu'il se croit le maître désormais incontesté, absolu, tout à coup un homme surgit qui se met à saccager le filet, et la proie échappe. Suprême ironie, cet homme a été élevé dans le giron de ce pharisaïsme qui espère un moment en faire un disciple de prédilection, le distingue, le choie, le nourrit de belle littérature et de la moelle de ses Pères en Loyola. Excellente préparation, juste celle qu'il fallait à un esprit de cette trempe pour aller au fond de la sophistique sacerdotale et la débrouiller. L'élève des Jésuites n'est pas hors des mains de ses guides que, se retournant et les regardant en face, riant, mais de quel rire ! il leur crie : A bas les masques, syrophantes, à bas ! Il faut que justice soit faite de votre

morale falsifiée, de votre dogmatique menteuse, de votre casuistique corruptrice; que justice soit faite de l'Eglise qui vous a engendrés, de ses fraudes, de ses prévarications, de ses crimes; pour cela il suffit que la lumière pénètre dans les arrière-fonds où se brassent vos œuvres de ténèbres; je m'en charge.

Et dès lors il engage la lutte, multipliant ses attaques, criblant de traits acérés ses adversaires de toute robe, les arrachant de l'ombre, de leurs derniers refuges, les démasquant, les traînant au grand jour, odieux, hideux ou ridicules, marqués irrévocablement de ces stigmates: charlatans! faussaires! assassins!

Tout ce monde noir appelle à son aide, à son secours le bras séculier, le pouvoir politique, le pouvoir judiciaire, tous les pouvoirs, le ban et l'arrière-ban de ses clients, de ses alliés, de ses amis. Qu'importe à leur infatigable, insaisissable adversaire; faisant volte-face à droite, volte-face à gauche, se multipliant, attaquant, se dérochant une minute pour soudain reprendre l'attaque, il poursuit ce duel à outrance, d'un contre mille, contre tous les ennemis du droit, de la raison, de la liberté, de l'humanité.

Et ce duel prodigieux est mené avec un merveilleux entrain, sans interruption durant plus d'un demi-siècle, jusque-là que, avant de déposer ses armes et de s'endormir dans la mort, il fait au peuple, au troupeau humain courbé sous le joug, il fait relever la tête et entrevoir, dans les profondeurs de l'infini, rayonnantes messagères de l'avenir, deux étoiles nouvelles divinement conjuguées, la justice et la liberté.

Illusions de ma part peut-être? Je ne crois pas, et, pour preuves, il me suffit d'adresser M. Pelletier à Voltaire lui-même. Mais 70 volumes à lire, j'entends comme ils doivent être lus, c'est-à-dire en faisant le départ de ce qui est à écarter ou même à répudier, en tenant compte de la fiévreuse rapidité de conception et d'exécution, des idées dominantes de l'époque, de l'état des esprits et de la science, de la variété des sujets traités, de la multiplicité des problèmes abordés et des solutions entreprises, 70 volumes, cela demande des loisirs qu'on n'a pas toujours.

Pour économiser le temps de M. Pelletier, je me contente de lui signaler dans le nombre (édit. de 1784): les 17^e et 18^e volumes (*Essai sur les mœurs*); le 26^e (*Hist. du Parlement*); les 31^e, 31^e, 32^e et 33^e (*Philosophie*); bon nombre d'articles dans les 35^e, 35^e, 37^e, 38^e, 39^e 40^e et 41^e (*Dictionnaire philosophique*); enfin sa *Correspondance*, où l'homme, l'auteur, oubliant le public, se peint de main de maître avec ses défauts, ses lacunes, ses faiblesses, ses passions (cérébrales), mais aussi avec ses générosités, ses enthousiasmes, ses qualités supérieures de chercheur, de penseur, d'artiste (au sens élevé du mot), d'ardent défenseur du droit méconnu et de l'humana-

nité outragée, qui lui ont valu la place unique qu'il occupa dans son siècle et qu'il garde dans l'histoire.

Au reste, pour achever d'édifier M. Pelletier, je ne puis mieux faire que d'invoquer le témoignage d'un historien, d'un philosophe dont la stoïque probité s'imposa comme devoir strict, en telles matières, de n'émettre un jugement que sur pièces scrupuleusement étudiées, sur preuves ratifiées par sa conscience, le témoignage de Michelet.

« Montesquieu, dit-il, Voltaire, Rousseau, trois interprètes du juste...

« ... Le voyageur, le chercheur qui va la demandant (la justice) par toute la terre, c'est le calme et grand Montesquieu. Mais la justice fuit devant lui ; elle reste mobile et relative ; la loi pour lui, c'est un rapport, loi, abstraite et non vivante. Elle ne guérira pas la vie.

« Montesquieu peut s'y résigner, non Voltaire. Voltaire est celui qui souffre, celui qui a pris pour lui toutes les douleurs des hommes, qui ressent, poursuit, toute iniquité. Tout ce que le fanatisme et la tyrannie ont jamais fait de mal au monde, c'est à Voltaire qu'ils l'ont fait. Martyr, victime universelle, c'est lui qu'on égorga à la Saint-Barthélemy, lui qu'on enterra aux mines du Nouveau-Monde, lui qu'on brûla à Séville, lui que le Parlement de Toulouse roua avec Calas.

« Il pleure, il rit dans les souffrances, rire terrible, auquel s'écroulent les bastilles des tyrans, les temples des pharisiens.

« ... Voltaire est le témoin du droit, son apôtre et son martyr. Il a tranché la question posée dès l'origine du monde : Y a-t-il religion sans justice, sans humanité ? » (*Histoire de la Révolution française*, in-12. Vol. I, p. 99 et s.)

« Vieil athlète, à toi la couronne !... Un siècle durant, tu as poursuivi, sans te détourner jamais, un intérêt, une cause, l'humanité sainte... Et ils t'ont appelé sceptique ! et ils t'ont dit variable ! ils ont cru te surprendre aux contradictions apparentes d'une parole mobile qui servait la même pensée !

« Ta foi aura pour sa couronne l'œuvre même de la foi. Les uns ont dit la justice, toi tu la feras. Tes paroles sont des actes, des réalités. Tu défends Calas et Labarre, tu sauves Sirven, tu brises l'échafaud des protestants. Tu as vaincu pour la liberté religieuse, et tout à l'heure, pour la liberté civile, avocat des derniers serfs, pour la réforme de nos procédures barbares, de nos lois criminelles qui elles-mêmes étaient des crimes.

« Tout cela, c'est déjà la Révolution qui commence. Tu la fais et tu la vois... Maintenant tu peux mourir ; ta ferme foi t'a valu de ne point partir d'ici-bas avant d'avoir vu la terre sainte. » (Même vol. p., 106.)

(A suivre).

T. TONOEPI.

OEUVRE DE L'ENFANCE ABANDONNÉE

Nos lecteurs devront feuilleter la *Revue* du 1^{er} juillet 1895, de la page 385 à 388, pour se remémorer les projets de M. Thouard propriétaire à Andillon, près Blois, quant à son *œuvre de l'enfance abandonnée* qui existe, et sa *maison de retraite pour la vieillesse* qui ne peut être un fait qu'avec le concours des hommes de bonne volonté.

Il y a là une œuvre excellente créée par un spirite convaincu et par sa femme qui est en conformité d'idées avec lui ; ce que l'âge leur a laissé comme énergie, comme esprit de suite et amour du bien est consacré entièrement à l'accomplissement de l'entreprise humanitaire dont nous parlons.

Ils peuvent vivre en paix et ils ont créé une distillerie modèle ; M. et Mme Thouard doivent se lever à 4 et 5 heures du matin pour manipuler les produits les plus délicats ; ils vendent des liqueurs parfaites composées à l'aide d'alcools purs et de saine provenance, aromatisées par des plantes que M. Thouard sème dans ses champs, qu'il cueille en pleine forêt ; et il réussit. Qui a goûté de son Andillonnaise, de son kirsch, de la châtelaine, du Régénérateur, etc., se plaît à recommander ces produits exquis.

Oui M. et Mme Thouard font œuvre de commerce, de manipulation et de comptabilité, de correspondance suivie, pour alimenter leur maison, élever leurs 12 enfants et préparer l'avenir ; ils connaissent ce que c'est que la basse envie, la mauvaise parole semée pour déconsidérer leur œuvre fraternelle et sociale au premier chef.

Les moutons de Panurge abondent ! quelle patiente philosophie chez les hommes de bonne volonté pour endurer, quand même, les propos inconsidérés et imprudents et vouloir du bien à qui les propage !

La *Revue* en rendant un hommage loyal à qui de droit, sincèrement, a obéi à un mobile intéressé, dit-on ; ses lignes sont couvertes d'or !!! Laissons dire et allons de l'avant, vers le mieux.

Le Comité de patronage de l'œuvre de l'enfance abandonnée va fonctionner ; complètement constitué c'est à qui en voudra faire partie, ce semble, et néanmoins il n'y aura pas de place honorifique, ni un gain quelconque à recueillir ; il y faudra du dévouement et de la bonne volonté.

L'orphelinat est en exercice, il est en bonnes mains et prospérera mais l'autorité exigeant un Comité de patronage, il faut s'incliner devant la loi, comme tout bon Français le doit faire.

M. Thouard a fait commencer des travaux pour obtenir un dortoir et un grand réfectoire qui forment l'angle complet du château d'Andillon, pour y

placer 25 nouveaux lits en vue des bébés à adopter, en dehors des 12 qui habitent déjà la maison ; si le mauvais temps et la gelée ne contrarient la bâtisse nouvelle, tout sera terminé à la fin de l'année courante.

Ce fait chacun peut le constater en allant à Andillon ; les propriétaires très hospitaliers n'ont rien à cler, à faire mystère de quoi que ce soit, ne veulent se dérober à aucune responsabilité.

M. et Mme Thouard font par eux-mêmes tout ce qu'ils peuvent en attendant ce que décidera le Comité de patronage. Ils ont triomphé au point de vue commercial, et cela est bien, mais ils visent au triomphe de l'orphelinat en ayant 50 bébés moralement abandonnés, sauvés de la misère matérielle et de la dégénérescence morale.

Ils veulent donner un exemple pratique, au point de vue de notre cause, de notre philosophie consolante et régénératrice.

En attendant,  vous qui nous lisez et qui voulez participer à une œuvre bien vivante, demandez à Andillon une caisse de 6 litres de liqueurs variées (1) ; vous aurez second une *uvre commerciale* absolument nécessaire à l'orphelinat, lequel a besoin de ressources immédiates en attendant l'aide fraternel des amis du spiritisme pratique.

P. G. LEYMARIE.

LE FLUIDE MAGNÉTIQUE

Revue de la *France moderne*, de septembre 1895.

Au début du christianisme, l'Esprit-Saint fit sentir sa présence auprès des nouveaux convertis par des miracles d'une réalité incontestable. Les apôtres étendaient leurs mains chargées du fluide divin sur les infirmes et les malades, et soudain ils se trouvaient guéris.

Ce qui se faisait alors, existe encore aujourd'hui un peu partout, dans tous les pays, dans les campagnes surtout. C'est un don qui ne se commande pas et ne peut s'acquérir.

Beaucoup de personnes magnétiques ignorent absolument leur puissance, n'ayant jamais eu l'attention attirée sur ce sujet. S'ils ne rencontrent pas sur leur route une personne initiée, pour les instruire, ils ne sauront jamais de quoi ils sont eux-mêmes capables. Connais-toi toi-même, c'est le cas de le dire. Le magnétisme étant occulte, il faut s'adresser à des habitants du monde invisible pour savoir ce qui en est.

Les Esprits nous expliquent qu'il y a trois catégories d'êtres humains. Les premiers peuvent magnétiser, les seconds ont un fluide passif, ceux-ci

(1) 6 litres de liqueur, arrivage franco, 25 fr., excepté Paris où les droits sont en plus.

servent de médiums aux Esprits et de sujets aux magnétiseurs. La troisième catégorie comprend tous ceux qui sont neutres et ne peuvent ni magnétiser ni être magnétisés ; ils forment le plus grand nombre.

Il suffit aux Esprits de voir les personnes pour dire quel fluide elles possèdent, et de quoi elles sont capables, tandis que l'homme seul est obligé de faire de nombreux essais, souvent infructueux et sans jamais être sûr. Un esprit peut dire ce qu'il faut faire pour développer un médium, ou pour apprendre à guérir, et à nous servir de nos mains pour chasser les mauvais fluides et émettre le fluide magnétique vivifiant. Les jeunes magnétiseurs qui font des expériences de salon, peuvent aussi bien employer leurs talents en apprenant à guérir leurs semblables. Qui peut une chose, peut une autre, avec des études, certainement, car ce fluide si subtil peut être mauvais pour le corps, de même qu'il peut le guérir.

Le magnétisme tout puissant triomphe là où finit l'art des médecins. On ne s'adresse souvent aux magnétiseurs que lorsqu'on a épuisé tous les traitements possibles. Les médecins font une guerre acharnée aux magnétiseurs-guérisseurs ; dans un sens, ils ont raison parce qu'il y en a qui prétendent guérir les maladies et en sont absolument incapables ; ce sont des charlatans ou des rebouteux quelconques. Mais il faut séparer l'ivraie du bon grain et savoir discerner. On ne prend un médecin que sur recommandation, il faut en faire de même avec les magnétiseurs.

Lorsqu'un magnétiseur a guéri trois personnes notoirement infirmes et a fait ainsi ses preuves, aucun tribunal du monde ne devrait condamner cet homme.

D'autant plus qu'un magnétiseur sachant qu'il a un don ne doit pas le vendre ; après la réussite il peut accepter un cadeau, mais jamais fixer un salaire. Si le cas est inguérissable il n'a rien à attendre.

Les médecins, au contraire, soignent longuement et savamment leurs clients (surtout les riches). Ils s'ingénient à leur trouver des maladies nouvelles et sont toujours sûrs d'être payés, qu'ils guérissent ou qu'ils tuent.

Le magnétisme *peut* guérir toutes sortes de maladies, cependant, il ne les guérit pas toutes, car pour que les effets du fluide se fassent sentir d'une manière efficace, il faut un concours de circonstances spéciales qui ne se rencontrent pas toujours.

En Amérique les médecins magnétiseurs sont au même rang que les allopathes et les homéopathes. Ils ont chacun leur clientèle qui va librement à l'un ou à l'autre, selon les préférences ou les spécialités. Espérons qu'en 1.900, le Vieux Monde ne sera plus si arriéré et que l'on saura reconnaître la grande utilité du fluide humain. Il est réservé au siècle prochain la gloire

d'admettre le *Magnétisme* au nombre des sciences naturelles et bienfaisantes.

Un grand pas vient d'être fait en France. L'Ecole pratique de magnétisme et de massage, fondée par M. H. Durville a été classée, par décision ministérielle à la date du 26 mars 1895, parmi les grandes écoles supérieures libres.

Les cours sont gratuits et l'Ecole délivre des diplômes à ceux qui sont jugés aptes à pouvoir exercer.

M. Durville est un magnétiseur remarquable ; parmi les cures extraordinaires qu'il a faites, nous mentionnerons celle de la jeune fille qui est devenue Mme Durville, sa femme. Elle avait été sous la direction de nombreux médecins, sans aucune amélioration, lorsque M. Durville entreprit son traitement qui dura plusieurs mois. Aujourd'hui, Mme Durville a retrouvé la santé et à son tour, elle contribue à la guérison de ses semblables. Elle peut, lorsqu'elle est dans le sommeil magnétique, voir le siège des maladies et indiquer le traitement le plus approprié.

Les clairvoyantes véritables rendent de grands services aux médecins et magnétiseurs en indiquant la vraie cause des désordres physiques. Quelques médecins ont acquis une grande renommée par la sûreté de leurs diagnostics, dû au concours de somnambules qui étaient attachés à leur cabinet de consultation.

Ce mot de somnambule fait souvent sourire. Il y en a malheureusement beaucoup qui trompent impunément le public et qui font semblant de dormir pendant qu'elles racontent des balivernes. C'est au public de se méfier et de ne pas les encourager. On refuse la monnaie fausse, on évite les marchandises frelatées, mais toute chose est copiée.

Comme le phénomène de seconde vue existe, il y a aussi des imitations frauduleuses toujours dans un but de gain.

On ne devrait jamais payer les somnambules que lorsque leur lucidité est établie et que les choses qu'elles avancent se sont vérifiées. Il faudrait les soumettre à un examen sérieux par des magnétiseurs habiles et leur délivrer des diplômes de capacité sans lesquels elle ne pourraient pas accepter leur métier. C'est le seul remède qui puisse empêcher l'exploitation du public. La plus forte peine qui puisse être appliquée est de cinq jours de prison. C'est peu pour des gens sans scrupules.

Le magnétisme, quoique connu de tous les peuples anciens, ne fut introduit en France qu'à la fin du siècle dernier, par l'allemand Mesmer. Son système peut se formuler par cet axiome : « Il existe un fluide subtil, impondérable, universel, modifié par l'homme ; c'est au moyen de ce fluide

que nous agissons sur la nature et nos semblables ; *la volonté* lui imprime un mouvement et sert à le communiquer. »

Mesmer compromit malheureusement sa magnifique découverte par d'énormes prétentions pécuniaires. Le magnétisme fut d'abord repoussé à Paris, par les doubles atteintes des gens religieux et des philosophes matérialistes également alarmés.

H. de Balzac a écrit quelques pages intéressantes sur ce sujet dans son livre intitulé *Ursule Mirouet* :

« Mesmer reconnaissait en l'homme l'existence d'une influence pénétrante dominatrice d'homme à homme, mise en œuvre par la volonté, curative par l'abondance du fluide, et dont le jeu constitue un duel entre deux volontés, *entre un mal à guérir et le vouloir de guérir*. Les phénomènes du somnambulisme, à peine soupçonnés par Mesmer, furent dus à MM. de Puységur et Deleuze.

« Le corps respectable des médecins de Paris déploya contre les mesmériens les rigueurs des guerres religieuses, et fut aussi cruel dans sa haine contre eux qu'il était possible de l'être dans ce temps de tolérance voltairienne...

« Les miracles des convulsionnaires furent une première sommation de faire des expériences sur les fluides humains qui donnent le pouvoir d'opposer assez de forces intérieures pour *annuler les douleurs* causées par des agents extérieurs. Mais il aurait fallu reconnaître l'existence de fluides intangibles, invisibles, impondérables, trois négations dans lesquelles la science d'alors voulait voir une définition du vide...

« Enfin, les faits magnétiques, les miracles du somnambulisme, ceux de la divination et de l'extase, qui permettent de *pénétrer dans le monde spirituel*, s'accumulaient ; on remarqua aussi les faits de catalepsie et ceux de la mise en œuvre des propriétés du diaphragme par certaines affections morbides. Ces phénomènes si curieux, tous émanés de la même source, sapaient bien des doutes, emmenaient les plus indifférents sur le terrain des expériences. »

Balzac disait aussi que : « La volonté est la force motrice du fluide impondérable, et les membres en sont les agents conducteurs. »

Lorsqu'on comprend cette admirable formule, il est aisé de concevoir comment l'homme peut infiltrer sa vie, son essence, sa force, dans les membres d'un autre par les passes magnétiques et pour ainsi dire vivre en lui, et au gré de sa volonté, lui transmettre ses pensées, l'impression de ses impressions, et en faire un instrument docile de ses fantaisies.

Deleuze appliqua le fluide magnétique au traitement des malades. Le baron du Potet vint ensuite et il fit des cours de mesmérisme à l'Hôtel-Dieu

pendant que Ricard professait à l'Athénée et donnait des consultations avec la somnambule Virginie. Cahagnet, aussi, a laissé plusieurs livres traitant des forces magnétiques.

Quelques-uns des magnétiseurs ont entrevu la puissance des esprits. Car le magnétisme et le spiritisme sont étroitement liés. La première science amène généralement la connaissance des faits spirites. Derrière les forces fluidiques mises en mouvement, on découvre parfois une volonté dirigeante autre que celle des hommes.

Le magnétisme, non seulement donne les solutions des plus importantes questions qui puissent inquiéter la curiosité humaine, mais c'est encore la seule science qui ait le pouvoir de les donner.

Aussi la plus grande partie de ceux qui lisent les ouvrages écrits sur cette matière, sont des savants qui, après avoir pénétré les plus profonds mystères des sciences physiques, fatigués de n'y trouver rien qui corresponde aux aspirations de leur âme et qui leur fasse voir les invisibles ressorts qui donnent la vie à l'homme physique, moral et intellectuel, se jettent avec passion dans ces sciences surnaturelles et se désaltèrent, avec un plaisir sans cesse renaissant, dans cet océan de lumières.

Le magnétiseur Regazzoni était doué d'une puissance magnétique vraiment extraordinaire. Il a répandu dans tous les pays la croyance aux phénomènes mesmériques. Sa physionomie étrangement énergique fascinait les femmes comme le faucon fascine la colombe. Il plongeait ses somnambules dans un sommeil cataleptique ; en cet état, elles se laissaient transpercer les joues, les lèvres et le nez avec des aiguilles, sans qu'aucun muscle de leur visage trahisse le moindre sentiment de douleur. Elles présentaient leurs mains à la flamme ardente sans crainte et sans subir les effets du feu.

Il produisait l'extase à l'aide de la musique ; pendant que ses sujets étaient en cet état, ils avaient des expressions de tête merveilleuses, des splendeurs de traits surnaturelles, et se tenaient dans des positions impossibles.

En résumé, Regazzoni faisait craindre le magnétisme au moins autant qu'il y faisait croire ; c'était la foule métamorphosée en homme.

Le célèbre Père Lacordaire, de l'ordre de Saint-Dominique, qui pendant plusieurs années, a fait une vaste apologie du christianisme, trouvant l'arme du magnétisme dans les mains de ses adversaires, la leur arracha et s'en servit pour les disperser, en donnant cette loyale explication du somnambulisme : « L'âme plongée dans le sommeil magnétique parvient à échapper aux liens terribles de la chair, et il est un axiome incontestable en mé-

taphysique, c'est que l'âme, étant immatérielle, ne peut être limitée par des obstacles matériels de temps et d'espace. »

Voici le sermon éloquent qu'il fit sur le magnétisme à la cathédrale de Notre-Dame, en décembre 1846 :

« Les forces occultes et magnétiques dont on accuse le Christ de s'être emparé pour produire des miracles, je les nommerai sans crainte et je pourrais m'en délivrer aisément, puisque la science ne les reconnaît pas encore et même les proscriit. Toutefois j'aime mieux obéir à ma conscience qu'à la science. Vous invoquez donc les forces magnétiques : eh bien ! j'y crois sincèrement, fermement ; je crois que leurs effets ont été constatés, quoique d'une manière qui est encore incomplète et qui le sera probablement toujours, par des hommes instruits, sincères et même chrétiens ; je crois que ces phénomènes, dans la grande généralité des cas, sont purement naturels ; je crois que le secret n'en a jamais été perdu sur la terre, qu'il s'est transmis d'âge en âge, qu'il a donné lieu à une foule d'actions mystérieuses, dont la trace est facile à reconnaître, et qu'aujourd'hui seulement il a quitté l'ombre des transmissions souterraines, parce que le siècle présent a été marqué au front du signe de la publicité. Je crois tout cela. Oui, messieurs, par une préparation divine contre l'orgueil du matérialisme, par une insulte à la science qui date du plus haut qu'on puisse remonter, Dieu a voulu qu'il y eut dans la nature des forces irrégulières, irréductibles à des formules précises, *presque incontestables* par les procédés scientifiques. Il l'a voulu afin de prouver aux hommes tranquilles dans les ténèbres des sens, qu'en dehors même de la religion, il restait en nous des lueurs d'un ordre supérieur, des demi-jours effrayants sur le monde invisible, une sorte de cratère par où notre âme, échappée un moment aux liens terribles du corps, s'envole dans des espaces qu'elle ne peut pas sonder, dont elle ne rapporte aucune mémoire, mais qui l'avertissent assez que l'ordre présent cache un *ordre futur* devant lequel le nôtre n'est que néant.

« Tout cela est vrai, je le crois ; mais il est vrai aussi que ces forces obscures sont renfermées dans des limites qui ne témoignent d'aucune souveraineté sur l'ordre naturel. Plongé dans un sommeil factice, l'homme voit à travers des corps opaques à de certaines distances ; *il indique des remèdes propres à soulager et même à guérir les maladies du corps* ; il paraît savoir des choses qu'il ne savait pas et qu'il oublie à l'instant du réveil ; il exerce par sa volonté un grand empire sur ceux avec lesquels il est en communication magnétique. »

Cet homme au front élevé, à l'œil vif et inspiré, à la physionomie mobile et passionnée, était un apôtre possédé de cet infini amour de la divinité qui sacre au front les prédestinés d'une auréole de céleste lumière.

Tous les grands génies ont cru à l'existence d'un second être doué d'une vue infinie, emprisonné en l'homme ; la théologie l'a nommé âme ; la cabale, être primitif. Jadis, il y avait en France, des systèmes nommés rationalisme, matérialisme, scepticisme et éclectisme, qui, par leurs enseignements perfides, formaient des générations sans croyance.

Le magnétisme et le spiritualisme par la suite, sont venus tirer les malheureux égarés de toutes ces ornières. Dieu, dans sa justice infailible, n'aurait jamais permis que ces mauvais systèmes aient une durée indéfinie.

La lucidité somnambulique, en présentant aux yeux ravis de notre intelligence des phénomènes d'un ordre trop surnaturel pour être produits par les organes bornés de la chair et du sang, nous a forcés de rechercher le principe, en l'homme, qui donnait naissance à ces facultés extra-naturelles. Après une longue analyse, on a trouvé en l'homme un être intérieur, immatériel, nommé par le catéchisme catholique *âme*.

Les merveilleuses facultés d'une âme dégagée par le sommeil lucide de l'enveloppe périssable des sens endormis, nous ont offert une image des facultés d'une âme délivrée de son corps charnel par la mort, et pour ainsi dire, ont esquissé à nos yeux l'ébauche de la perfection future qui nous attend dans l'éternité.

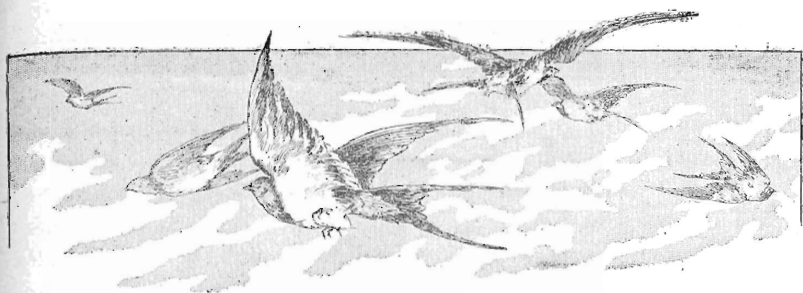
Les facultés de l'âme qui se manifestent dans les crises de lucidité somnambulique provoquées par le magnétisme sont d'un ordre évidemment surnaturel. En effet, dans cet état, elle entre en rapport, sans le secours des sens, avec les idées intimes de l'homme, la nature, les objets externes ; elle voit au travers des corps opaques, franchit les distances de temps et d'espace, et pénètre jusque dans le monde de l'éternité, où elle converse avec les *Esprits et les âmes ressuscitées*.

La théologie catholique reconnaît aux ressuscités les facultés observées dans l'état somnambulique, lorsqu'elle proclame que la lumière qui resplendit béatiquement sur leurs traits éclaire pour eux les ténèbres des mystères, leur dévoile le présent, le passé et l'avenir, leur apprend tout ce qu'ils ignoraient sur la terre, en sorte que leur science, comme celle des anges, n'est que de la *lucidité*.

Ils possèdent une si grande subtilité qu'ils traversent les obstacles matériels de bois, de pierre et de fer, comme le rayon de lumière traverse le cristal.

Les âmes ou Esprits parcourent l'univers, d'un pôle à l'autre, en moins de temps qu'il n'en faut au regard pour se lever de la terre aux étoiles ; enfin ils conversent ensemble sans le secours grossier d'une parole matérielle et articulée.

ISMALA.



LES ILLUMINÉS RUSSES

Tiré de la Revue des Revues.

A côté des sectes ayant leurs prophètes et une certaine organisation, presque chaque année voit éclore en Russie des schismes particuliers de courte durée. Là un petit village se sent pris d'une subite ardeur religieuse, quitte les travaux des champs et passe ses journées à prier ou à suivre les commentaires de l'évangile, que lui présente un paysan illuminé. Ailleurs, les femmes quittent leurs maris, s'en vont dans les forêts avoisinantes où dans le costume de la mère Ève, elles se livrent à des réflexions sur la bonté divine et sur les péchés humains.

Il y a à peine quelques mois qu'un garde forestier fut attiré vers une cabane située derrière le village de Schiriaïevka (gouvernement de Samara) par des cris et des gémissements qui remplissaient les alentours. Il s'approcha et un spectacle étrange s'offrit à ses yeux : trois femmes complètement nues pleuraient et priaient ! Leur maigreur les faisait semblables à des cadavres déjà entamés par les vers. On les amena par force dans le village, où une des femmes mourut.

Malgré les instances des paysans de la localité la moribonde refusa d'admettre auprès d'elle le pope orthodoxe et ne voulut pas qu'on plaât une croix à côté d'elle.

La police fit des recherches dans la forêt et finit par retrouver encore plusieurs autres femmes agonisant dans les mêmes conditions. L'enquête a relevé que toutes ces femmes avaient quitté le gouvernement de Viatka (arrondissement de Velikorietsk), afin d'aller expier les péchés de leurs semblables dans les montagnes de Zigoulai. Elles ne se nourrissaient que d'herbes et de fraises et ne faisaient que prier. Leur intention inébranlable était de mourir pour la plus grande gloire de Jésus-Christ.

Toutes ces femmes ne faisaient partie d'aucune secte, n'admettant pas d'ikones (images des saints) ni de popes. Elles se mettaient en rapport avec le Christ d'une façon plus directe, en se débarrassant de leurs vêtements, en vivant à l'état de nature, et en se nourrissant exclusivement d'objets qu'on

trouve sous ses pieds. De trente à quarante femmes furent ainsi recueillies et renvoyées à leur domicile.

Les paysans des provinces baltiques, qui paraissent plus instruits que que les paysans du Midi russe, sont également victimes de cette aberration religieuse. C'est ainsi qu'on a découvert, il n'y a pas de cela bien longtemps, dans l'arrondissement de Pernov, le culte du dieu Tonn. Le dieu en question a pour mission de garantir le bétail de toutes sortes de maladies, et les paysans, afin de gagner ses faveurs, allaient lui porter, deux fois par an, leurs offrandes. Une petite statuette du dieu Tonn se trouvait dans une écurie, et là les paysans réunis, s'agenouillaient et priaient pour la santé de leurs vaches et de leurs chevaux. La police a fini par découvrir ce culte prohibé et a confisqué le bon dieu, au grand désespoir des habitants de la localité.

Dans l'arrondissement de Zourieff se promenait encore, il y a quelques semaines, un thaumaturge qui guérissait toutes les maladies à l'aide des *sixième et septième* livres de Moïse.

Le tribunal de Kaschine (gouvernement de Tver) a jugé tout récemment un paysan, nommé Tvorojnikof, qui est arrivé, grâce à ses propres réflexions à se créer une religion pour soi et ses intimes. Après avoir travaillé six mois à Saint-Pétersbourg en qualité d'ouvrier, et *étudié* la vanité des choses humaines, il est arrivé à la conclusion que la religion n'est qu'une invention des *popes*, et qu'il suffit de croire pour gagner le salut éternel.

On lui intente un procès criminel, sa mère et sa femme, appelées comme témoins, ont refusé de prêter serment, car « le serment n'est qu'une invention des hommes ». Tvorojnikof raconta d'une façon touchante le drame intérieur qui se passa dans son âme, ses doutes, ses souffrances, et enfin, comment étant arrivé à la conclusion que « la foi seule guérit », il se sentit apaisé et heureux,

— Qu'ais-je fait? a-t-il demandé aux juges, pour être puni. Que me voulez-vous? Au lieu de m'envoyer en prison, expliquez-moi en quoi consistent mes erreurs... Commentez avec moi l'Évangile.

Mais ses vœux ne furent point exaucés. « L'expert religieux », qui n'est autre qu'un délégué du pouvoir ecclésiastique, M. Skvortzol, n'a pas cru digne de lui de discuter avec le paysan Tvorojnikof les bases de sa foi et le Tribunal s'est vu forcé de condamner ce dernier à la prison.

Les annales criminelles russes sont pleines des méfaits d'une multitude de Tvorojnikofs : âmes simples et candides, ils rêvent le perfectionnement de l'homme sur terre malgré et peut-être à cause des punitions rigoureuses

dont la loi russe menace l'affranchissement de leurs consciences obscures....

De temps en temps la soif de l'idéal, le mécontentement du présent dégénèrent en une série de suicides collectifs. Rappelons-nous la fameuse propagande du moine nommé Falaley, qui prêchait que l'homme n'a pas d'autre moyen de salut que la mort. C'est dans une forêt qu'il accueillait tous les malheureux et leur dévoilait le vide de la vie et le moyen de s'en débarrasser. La propagande porta ses fruits, et les simples d'esprit qui entouraient le père Falaley décidèrent un jour d'en finir avec la « vie des péchés ».

Une nuit, quatre-vingt-quatre personnes se réunirent dans un souterrain situé près de la rivière Pérévozinka et se mirent à jeûner et à prier. Les paysans entourèrent leur camp improvisé de paille et de morceaux de bois, prêts à mourir au premier signal donné. Une femme prend cependant peur de cette mort atroce, et se sauve pour prévenir l'autorité. La police arrive, mais un des croyants l'ayant aperçue de loin, se met à crier que l'antéchrist en personne approche. Les pauvres illuminés mettent alors le feu autour de leur camp et meurent pour le Christ.

Une partie des fanatiques sauvés furent punis d'emprisonnement et de déportation. Un d'entre eux, Souchkof, parvint à s'échapper et continua à propager la « vérité de Dieu ». Sa doctrine portait de tels fruits que, à peine l'eut-il prêchée, une localité composée d'une soixantaine de familles se décida à mourir en masse. Cette fois-ci le meurtre simple, le meurtre des croyants par les croyants devait hâter la délivrance suprême. Le paysan Pétroff pénètre dans la maison de son voisin Nikiline, tue sa femme et ses enfants, et, à partir de ce moment, promène sa hache sanglante à travers le village. Dans la grange de Ivane Bolok, une douzaine de paysans attendent avec leurs épouses. Tour à tour, les hommes et les femmes mettent leurs têtes sur le billot et Pétroff poursuit l'œuvre de la délivrance. De là il se rend dans une cabane paysanne où la mère et trois enfants attendent les coups de hache de l'exécuteur divin. Brisé de fatigue, Pétroff met sa tête sur le billot, et c'est Schouchkoff en personne qui lui rend le service de la lui enlever pour sa gloire éternelle.

La mort, telle que la rêvait Chadkine aux abords de l'année 1860, est sans doute encore plus stupéfiante. Il ne s'agit plus d'un coup de folie collective d'une durée passagère, mais des souffrances prolongées d'une mort atroce par toutes les privations et la faim volontaire.

Chadkine prêchait dans le gouvernement de Perm que l'antéchrist étant déjà arrivé, il ne restait plus qu'à s'enfuir dans les forêts et à mourir de faim. Arrivé dans un endroit perdu avec ses adhérents, il ordonna aux

femmes de préparer les vêtements mortuaires, et lorsque tout le monde fut convenablement habillé pour recevoir dignement la mort, Chadkine leur indiqua que, pour obtenir cette grâce du ciel, il fallait rester douze jours et douze nuits sans eau et sans nourriture.

Les souffrances les plus terribles commencèrent alors pour cette assemblée d'illuminés. Les enfants se tordant de douleur, remplissaient l'air de leurs cris déchirants. Il demandaient à manger, à boire. L'assistance et surtout Chadkine se montrèrent intraitables. Un des malheureux ne pouvant résister à toutes ces tortures s'enfuit, et Chadkine craignant l'arrivée de la police, décida de mourir sur-le-champ. On commença par tuer les enfants, puis on procéda au meurtre des femmes et des hommes. Lorsque la police accourut, elle ne put mettre la main que sur Chadkine et deux de ses apôtres, qui, en proie à leur paroxysme religieux, avaient oublié de mettre fin à leurs jours...

Il suffit qu'une âme simple soit touchée par une idée plus ou moins lumineuse pour que la contagion gagne son entourage. La réceptivité suggestive du peuple russe tient du prodige. Il trahit, sans doute, ainsi sa préférence pour la vie intérieure, pour la vie des rêves. Qu'importe le contenu des visions qu'on fait luire devant ses yeux, pourvu qu'elles lui permettent de s'envoler vers le meilleur monde; pourvu qu'il trouve quelque bien qui puisse le rattacher d'une façon plus tangible à la divinité! Voilà, sans doute, aussi la raison pour laquelle tous ceux qui prêchent quelque apparition divine sur notre terre de larmes sont presque sûrs d'être suivis.

Une femme illettrée, nommée Klipikoff, s'est mise à annoncer, comme nous l'apprend la *Petersbours-Kaia Gazeta* (juin 1895), la bonne parole : la divinité du père Ivan de Cronstadt. Les sourires incrédules de l'assistance se sont changés sous peu en une foi enthousiaste. Mme Klipikoff a fait école. Une vingtaine de femmes prêchent ouvertement à Cronstadt la divinité du père Ivan, le thaumaturge qui a beau se défendre des honneurs divins que les femmes affolées lui offrent à chaque occasion. D'après les prêtresses de ce culte « non reconnu », le père Ivan n'est autre que le Sauveur lui-même, qui se cache devant les « antichristi » (antichrétiens), c'est-à-dire devant les papes et les autorités. « Les converties » à la nouvelle doctrine s'agenouillent et prient devant le portrait du père Ivan, qu'elles placent à côté de celui de la Mère divine. Les « fidèles » tombent à genoux devant les objets lui appartenant, et rendent des honneurs divins à ses fourrures, à ses chapeaux... Le vieux thaumaturge, tout en manifestant son désespoir devant l'idolâtrie dont il est l'objet, se laisse faire quand même... Un des journaux locaux raconte ainsi une pieuse cérémonie qui a eu lieu tout récemment dans une des maisons meublées où logent à Cronstadt les

pélerines, qui y affluent de tous les coins de la Russie. Le père Ivan, qui y est arrivé pour faire le service divin, a daigné donner sa bénédiction aux trois verres de thé que la patronne lui a présentés. Le thaumaturge parti, la patronne de l'établissement a eu soin de répartir, contre de modestes offrandes, le contenu du liquide entre toutes les fidèles.

Il y a cependant des cas où, au lieu de s'agenouiller devant les chapeaux des thaumaturges ou de se suicider, les illuminés travaillent pour leur salut éternel en apportant comme offrande le corps de leur prochain.

Le tribunal de Kasan a eu à juger, au commencement de l'année 1895, un cas terrible de meurtre religieux.

Les habitants du village Stara-Moultana ont suspendu par les pieds un nommé Matiounine qui, en qualité de mentiant, traversait souvent leur village, et après l'avoir saigné, ils ont bu et mangé son sang.

On acheva ensuite le mendiant et son corps fut donné en offrande aux anciens dieux de la localité. Comment l'idée de ce sacrifice est-elle venue aux habitants? Un des inculpés, Adrien Andreïeff, avait eu un songe vers la fin de l'année 1892. Le dieu est apparu devant son esprit et lui a enseigné qu'il n'y avait qu'un moyen pour faire cesser la famine qui exerçait ses ravages dans le village; c'était de couper la gorge à un « bipède ». Ajoutons que parmi les meurtriers de Matiounine figuraient également « l'ancien » du pays qui y exerça les fonctions de maire, et un vieillard âgé de quatre-vingt-dix ans : les inculpés furent presque tous envoyés aux travaux forcés à perpétuité.

Les tribunaux russes ont, du reste, enregistré une série de procès ayant pour objet les meurtres religieux. Rappelons les procès si tragiques d'Anna Kloukine, qui a offert à Dieu le corps de sa fille unique, jeté préalablement dans un four allumé, et celui de Kourline, qui tua son fils âgé de sept ans, afin de se faire pardonner ses péchés mortels.

Le vague souvenir d'Abraham, qui a fait une offrande de son fils unique, enfin la conviction que l'antéchrist « né d'une fille dépravée, juive de naissance », traverse le monde à la recherche des âmes chrétiennes, voilà les motifs les plus payables de ces meurtres, dont les causes réelles gisent dans le mécontentement de la vie et l'obscurité d'âme des pauvres paysans russes.

JEAN FINOT.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

On croit vraiment rêver en lisant de pareils faits, d'une nature si atroce et si révoltante, accomplis de nos jours, et par ce temps de lumière et de progrès(?) dans notre vieille Europe, pourtant si réputée pour sa civilisation, la douceur de ses mœurs, et la pratique sereine de ses cultes religieux.

Que voyons-nous, en effet, dans certaines parties de la Russie ? Des hommes, des femmes, se jetant volontairement dans les flammes, en s'imaginant, par cet horrible sacrifice, gagner leur salut éternel ; d'autres (aussi fanatiques, sinon plus,) s'entre-tuant à coups de haches, manière, à leur façon (!) de terminer « la vie des péchés » (*la vie de misères insupportables*).

Dans la profondeur des forêts, des femmes, toutes nues, priant, pleurant, et jeûnant pour expier leurs péchés, et ceux de leur prochain ; dans un village, des hommes barbares, saignant un mendiant, comme on saigne un porc et, en vrais vampires, buvant son sang, puis, offrant le corps de leur victime aux dieux de la localité.

Enfin, ici, c'est une mère qui brûle sa fille, là, c'est un père qui égorge son fils, croyant satisfaire, par cet holocauste, la justice divine. Toutes ces horreurs sanguinaires sont le produit monstre d'un fanatisme pseudo-religieux, enfanté, lui-même, par une complète ignorance des vrais principes humano-religieux, dans laquelle se trouvent les esprits des paysans russes, étrangement dévoyés, du reste, par une trop grande crédulité aux superstitions des vieux âges, par une fausse interprétation des saintes Écritures.

En présence de tels forfaits, dignes des cannibales, ne semble-t-il pas qu'un vent de folie a passé, ou (pour parler d'une façon plus scientifique), qu'une sorte d'hystérie s'est emparée, subrepticement, de ces pauvres paysans, qui, après tout, sont plus à plaindre qu'à blâmer. Aussi, faisons-nous des vœux pour que le spirilisme, science religieuse qui donne les solutions des problèmes concernant l'âme, ses manifestations et ses destinées, répande les bienfaits de ses enseignements chez nos malheureux frères et sœurs de la nation amie « alliée » à la France.

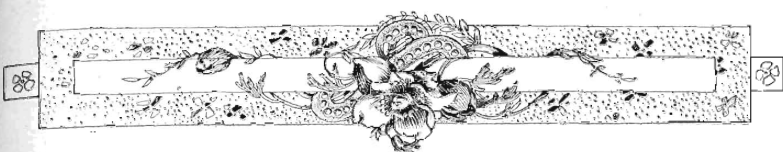
Déjà, des savants illustres de tous pays se sont mis à la tête du mouvement spiritualiste, qui tend à envelopper, comme dans un immense réseau, la société tout entière.

En Russie, parmi les hardies champions de notre cause, nous citerons Alexandre Aksakof, dont l'ouvrage *Animisme et spirilisme* (1) est incontestablement l'œuvre la plus importante et la plus complète qui ait jamais été écrite sur le spirilisme, au point de vue scientifique et philosophique. Nous souhaitons donc, en terminant, que le spirilisme, resserrant les individus, puis les peuples, devienne un jour, la croyance scientifique universelle en prouvant *la solidarité et la responsabilité des actes*.

Puéchabon. 8 octobre 1895 ;

D^r GASTON DE MESSIMY.

(1) *Animisme et Spirilisme*, par Alexandre Aksakof (Librairie des Sciences psychiques), Paris, 12, rue du Sommerard, 700 pages in-8° avec figures, 10 francs.



AVERTISSEMENT ET MORT PRÉVUE

Les matérialistes ne sont pas les seuls adversaires de la doctrine spirite ; les cléricaux de toutes sectes sont acharnés contre la nouvelle croyance, celle de la primitive Église chrétienne, comme le prouvent les plus anciens documents.

Il est vrai qu'après les objections faites par ces ennemis divers, le spiritisme ne se porte pas plus mal ; bien plus il se fait un devoir d'établir l'union et l'harmonie dans les esprits, afin qu'elles pénètrent aussi les cœurs.

Il est important de connaître les points, sur lesquels, se fondent les cléricaux pour persécuter les adeptes de cette nouvelle croyance, si simple et si consolante.

Le point principal est l'évocation des esprits de personnes décédées. Il ne faut pas confondre les évocations, purement spirites, avec les évocations magiques qui ont été condamnées par les Pères de l'Église, car la différence entre elles est grande ; les personnes sans parti pris et de bonne foi ne peuvent condamner une science qui se base sur la psychologie et sur la loi divine du progrès infini.

Les évocations des âmes des morts remontent à la plus haute antiquité. Il en est question dans la Bible et principalement dans les *Leviticus*, *Deutéronomium* et dans les *Reges*. Nous savons que Moïse interdit les évocations, parce qu'elles étaient faites dans le seul but de connaître l'avenir et découvrir les choses cachées, etc. ; ce n'était pas du spiritisme, mais de la nécromantie qui induit en erreur.

A la rigueur il avait raison de l'interdire, dans le seul but de mettre en garde les évocateurs contre les erreurs et les dangers qui en peuvent résulter.

Cependant le but du spiritisme est d'un ordre tout à fait différent. L'étude des temps les plus reculés démontre que les esprits peuvent se communiquer aux vivants, spontanément, par des bruits divers, des apparitions, etc. ; les spirites ont appris des âmes des morts, que les communications entre elles et les vivants pouvaient être provoquées, que ces derniers converse-raient avec les habitants de l'au-delà.

Les spirites apprirent que les esprits pouvaient, s'il le jugeaient à propos,

répondre aux évocations des personnes qu'ils affectionnent ou qui leur sont sympathiques.

Ces expériences faites des millions de fois, dans les cinq parties du monde, par des personnes des deux sexes, saines de corps, d'esprit et de cœur, ont confirmé ces inductions ; ces évocations ont servi aux uns de sujet d'édification, aux autres de consolation devant cette assurance que les défunts ne sont pas dans le néant, et à bien des chercheurs comme un mode de perfectionnement moral et spirituel ; pour tous il y a eu matière à études psychologiques et métaphysiques.

Cet ordre de phénomènes, prouve, avant tout la survivance de l'âme et son immortalité, dans cette fin de siècle que note un désarroi moral et social étrange.

Dans les faits soigneusement étudiés se trouve le seul remède contre le matérialisme, le scepticisme, le néantisme et l'apathie.

Les spiritualistes de tous les pays du monde appellent l'attention des chercheurs sur ce sujet ; les hommes éclairés et de bonne foi n'ont qu'à lire le *Qu'est-ce que le spiritisme ?* et *Le livre des médiums* d'Allan Kardec, pour y trouver le but que poursuit le spiritisme, la manière de procéder dans les évocations et la différence qui existe entre les évocations spirites et les évocations magiques.

Ces considérations s'adressent aux hommes sans préjugés, aux matérialistes, aux catholiques non cléricaux.

Il y a environ deux ans, par une magnifique après-midi du mois de novembre, si rares en Podolie, je revenais de l'église de Granov avec mon ami M. Boleslas O..., en landeau attelé de quatre magnifiques chevaux gris pommelés. Nous avons assisté à une messe pour les morts à l'église paroissiale et tout en cheminant, nous causâmes de nos chers défunts, de nos frères et de nos sœurs qui nous avaient devancés dans l'au delà.

La conversation roulait sur l'immortalité de l'âme, sur sa destinée après la mort. M. Boleslas O..., fervent catholique, mais plutôt par habitude que par conviction, me dit tout à coup : « Mon cher Joseph, depuis mon enfance élevé à l'étranger, mon éducation fut confiée à des personnes qui tiraient profit de ma personne, s'inquiétant peu de mon état moral ; j'avoue franchement que je ne croyais ni à Dieu ni au diable, et avec toi c'est tout différent : tu as reçu une éducation supérieure, les parents t'ayant confié à des professeurs qui travaillaient assidument au développement de ton esprit et de ton cœur. Cependant après avoir terminé mes études à Bruxelles et de retour à Sickingen, une aventure me prouva qu'il devait y avoir quelque chose après la vie : je puis en parler, par expérience ! »

Intrigué, je lui demandai quelle était cette certitude et je provoquai l'explication suivante :

« Mes études terminées, je revins chez mes parents à Sickierzang (gouvernement de Kieff) où se trouvaient alors en vacances mes frères Ignace, Michel et Jean ; le temps passait vite ; nous aidions notre père dans ses occupations agricoles et nous chassions dans notre forêt et celles des environs. Mon père, grand amateur, invitait ses voisins, amis et cousins, habitants de l'Ukraine et de la Podolie, à venir traquer les loups qui décimaient le bétail de la contrée. Les invités arrivèrent le 15 octobre 1874, ils furent logés dans la dépendance de notre habitation, à Sickierzang.

« La chasse devait avoir lieu le lendemain, de très grand matin ; je couchais avec Ignace, dans la même chambre. On dormait déjà, je n'entendais que les ronflements d'Ignace, et ne pouvais m'endormir ; j'éteignis la bougie et selon mon habitude je fumais avant de m'endormir, assis sur mon lit, je grillai une cigarette, les volets des deux fenêtres étant fermés, il faisait très sombre.

« Soudain je vis une clarté dans la chambre, la paroi qui se trouvait vis-à-vis de mon lit fut seule éclairée ; le côté de la chambre où se trouvait mon lit et celui d'Ignace était dans les ténèbres. Cette clarté ne provenait pas de la lune, puisque les volets étaient fermés et que la nuit était sombre, comme je m'en assurai après ma vision.

« Très intrigué j'observais cette clarté, et tout à coup je vis très distinctement la petite ville de Ternowka (gouvernement de Podolie) avec notre église paroissiale ; je distinguais très visiblement un convoi funèbre, lequel s'avancait lentement sur la route qui conduit au cimetière ; je voyais des bannières noires et la croix portée chez nous à chaque enterrement ; je vis trois prêtres habillés en chasubles noirs, le corbillard, et derrière lui, mes parents, Ignace, Michel, moi, les tantes, les oncles, les voisins et les amis de mes parents.

« Chose remarquable mon frère Jean ne s'y trouvait pas ; ce spectacle lugubre dura cinq minutes à peu près, et disparut.

Je me levai, allumai la bougie, ouvris une fenêtre et regardai dehors. Il faisait sombre et le silence était profond, interrompu seulement par les aboiements des chiens du village. Je ne pus me rendormir et veillai jusqu'au matin.

« A cinq heures, tout le monde se leva et se réunit dans notre salle à manger, pour prendre le thé ; tous partirent à la chasse et moi qui suis chasseur passionné, comme tu le sais, je n'eus pas envie d'accompagner nos invités.

« Toujours sous l'impression de ma vision, je restais triste et abattu, comme si je pressentais un malheur.

« Ma mère me questionna sur la raison de ma tristesse, et tout d'abord je ne voulais rien lui dévoiler ; mais pressé de questions, j'avouai tout ; elle me dit alors : « Mon cher Boleslas, il est probable que tout ce que tu as vu se réalisera bientôt ! de mon côté j'ai eu dans ma vie des pressentiments de malheur ou de perte de personnes chéries, tous sans exception se sont réalisés. Ainsi, j'ai senti la mort de mon père, la mort de ma sœur aînée, etc. ! je te conseille de ne pas penser à cela, et surtout, de ne pas raconter ta vision au premier venu, on n'y croirait pas ; tu risquerais d'être considéré comme un visionnaire ou un halluciné. Le monde est ainsi, mon chéri ; suis le conseil de ta mère, ne dis rien à personne !

« Une heure après j'écrivais une lettre à ma sœur, lorsqu'un garde forestier, tout essoufflé, se précipita dans la chambre et me dit : « Ah ! monsieur, quel grand malheur ! On ne sait pourquoi, le canon du fusil de votre frère Jean a éclaté et l'a tué sur place. Votre père m'envoie, et vous engage à prévenir votre mère.

« Telle fut l'impression de cette nouvelle lugubre sur ma pauvre mère, que dans l'espace de vingt-quatre heures elle devint toute grise. Les funérailles eurent lieu trois jours après. On transporta le corps, de Sickierzang à l'église paroissiale de Ternowka, et ensuite, après la messe pour les morts, la famille, les voisins et les amis accompagnèrent le corps au cimetière, dans le même ordre de ma vision.

« Je ne connais pas le spiritisme, n'ai point étudié la doctrine d'Allan Kardec et cependant, puisque tu me dis que la devise de sa doctrine est : « Hors la charité point de salut ! » que le spiritisme est conforme à la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que cette philosophie est la plus rationnelle, car elle se base sur la psychologie et la métaphysique, j'ai grande envie de l'étudier ; indique-moi les meilleures œuvres, pour cette étude. »

Tel fut le récit de mon ami Boleslas O... Faites-le connaître il servira à notre cause : « ad majorem DEI gloriam ! » Dans notre siècle de progrès constants, la vérité ensevelie depuis si longtemps ressuscite pour illuminer les masses plongées dans l'ignorance et l'apathie.

Les temps promis ne sont pas si éloignés qu'on pourrait le croire, et les esprits provenant de la même source, ralliés sous l'égide de la justice et de la fraternité, jouiront des bienfaits d'une même doctrine, religion scientifique de l'avenir.

J'en suis persuadé le spiritisme conforme à la doctrine de Jésus, progressif et respectueux de la liberté de conscience et de la liberté de pensée.

conduira l'humanité à cette religion universelle qui consiste, à l'exclusion de tout culte extérieur, à adorer Dieu en esprit et en vérité, à observer strictement cette devise de la doctrine spirite : *Hors la charité, hors la justice point de salut !*

Le spiritisme, comme l'a dit judicieusement M. Russell Wallace, dans son œuvre *Les miracles et le moderne spiritualisme*, est une science expérimentale ; elle fournit la seule base rationnelle d'une vraie philosophie et d'une religion pure ; elle seule est en mesure de faire concorder les croyances opposées et doit finalement faire naître dans l'humanité l'accord en matière de religions, ces dernières étant depuis tant de siècles une source incessante de discorde et de maux incalculables.

JOSEPH DE KRONHELM.

FAMILISTÈRE DE GUISE

FÊTE DE L'ENFANCE DE SEPTEMBRE 1898

Tiré du journal *Le Devoir*.

Comme toujours, la distribution des livres et récompenses a eu lieu au Théâtre devant un nombreux auditoire.

M. Dequenne, administrateur-gérant de la Société, a prononcé, à cette occasion, le discours que nous reproduisons plus loin.

Le trait nouveau de la fête de cette année a été la *Matinée théâtrale* donnée le lendemain lundi, par les enfants des écoles et dont le programme comprenait : chœurs, scènes, saynettes lyriques, monologue, duello, rondes et jeux la plupart empruntés aux *Récréations instructives* de Jules Delbrück.

Tous les morceaux furent exécutés de façon à ravir l'auditoire. Les *bravos !* et le *bis ! bis !* exprimaient aux petits acteurs la satisfaction de l'assemblée.

La grâce, la variété, la vérité des costumes dans les différentes scènes, soulevèrent également l'admiration ; et plus d'une pensée de gratitude s'élança du fond du cœur des parents vers les organisateurs de cette petite fête.

Quelques renseignements sur l'ouvrage de M. Jules Delbrück auquel nous avons emprunté les principaux éléments de la *Matinée théâtrale*, seront sans doute, accueillis avec plaisir par ceux de nos lecteurs surtout qui peuvent avoir à organiser des fêtes enfantines.

L'œuvre de Delbrück n'est pas nouvelle, mais sa haute valeur instructive

et morale la classe toujours au rang des plus précieux ouvrages à mettre aux mains de la jeunesse.

Écoutez comment fut composé l'ouvrage, c'est l'auteur lui-même qui parle :

« La vie moderne a des exigences que ne présentait pas, au même degré, la vie plus simple et plus facile d'autrefois. Les sciences, les arts, l'agriculture, ont pris une si grande importance et touchent par tant de points à l'existence de chacun de nous, que des notions élémentaires sur tous ces sujets doivent faire désormais partie de l'instruction première » .. « Les traités spéciaux sont, en général, d'une aridité à faire reculer quiconque n'est pas du métier ; sous peine de servir d'épouvantail à la jeunesse, on ne pouvait songer ni à les copier, ni même à les imiter. Au lieu de demander les concours des savants et des littérateurs de profession », nous recherchâmes « des collaborateurs d'un autre ordre : ceux qui aiment l'enfance et savent lui parler. Ici, c'était une mère ; là, un artiste, un manufacturier, une institutrice. On eut, il est vrai, beaucoup de peine à leur mettre la plume à la main. Il fallut de vives instances, et ce qui décida le plus souvent ces écrivains d'aventure, ce fut la condition absolue que chaque récit, chaque page, sur un sujet approfondi, serait jugé, quant à la forme, par un groupe d'enfants. Loin de contester un pareil jugement, on y puisait la confiance et la force. Le manuscrit était donc lu au jeune aréopage. Les juges bâillaient-ils ou se détournaient-ils avec distraction, le passage était biffé et abandonné sans regret. Les enfants, au contraire, applaudissaient-ils et redemandaient-ils la lecture, le manuscrit allait tout droit à l'imprimerie. Et c'est ainsi, disons-le en passant, que parfois des plumes jusqu'alors inconnues ont écrit pour les enfants bien des pages qu'on a pu justement qualifier de chefs-d'œuvre.

« C'est le groupe d'enfants dont nous parlons qui, ayant à se prononcer sur l'article de la fabrication du verre (servant d'explication à l'un de nos tableaux synoptiques), salua de ses acclamations le récit des *Curieuses aventures du naufragé Jean Baptiste Louet*. Louet, dans l'île des Sauvages, obligé de racheter sa vie en fabriquant un collier de verre pour le roi Tamani, intéressa vivement le jeune auditoire. Le sable et la soude (cendre de varech) furent bénis pour le secours qu'ils apportaient au pauvre Louet, et chaque enfant eût voulu l'aider à faire ses perles. A la seconde lecture, tous les détails de la fabrication du verre étaient connus. On verra partout dans ces volumes comment les sujets les plus abstraits en apparence ont pu donner naissance aux récits les plus attachants. »

Dès leur apparition, les *Récréations instructives* rencontrèrent le plus sympathique accueil dans les journaux français et étrangers. L'un d'eux disait :

« Une grande idée domine dans les *Récréations instructives* : la glorification du travail.

« Faire régner l'attrait dans chaque branche de l'enseignement ; en appeler toujours à la raison naturelle de l'enfant, sans le rendre raisonneur ; exciter les meilleurs instincts de l'âme ; agrandir les facultés de l'esprit : telle est la mission que M. J. Delbruck a remplie avec amour et talent. Son ouvrage ouvre la voie d'une éducation nouvelle loin des vieilles ornières d'où il est bien temps de sortir. »

Un seul, un tout petit point, dépare à nos yeux ce bel ouvrage. Nous voulons parler de l'image centrale du tableau synoptique *Les enfants célèbres* dans le troisième volume. L'image de la jeune fille attaquée par une louve produisait généralement chez les enfants à qui nous montrions l'ouvrage, une impression fâcheuse : aussi avons-nous fini par coller sur cette image une feuille de papier qui la dérobe au regard. Peut-être a-t-on modifié ce dessin dans la deuxième édition des *Récréations instructives* ? Si non, nous souhaitons qu'on le fasse pour la troisième, espérant bien que l'ouvrage n'est pas au bout de son succès. Cette deuxième édition est en vente aujourd'hui chez A. Jeandé, 74, rue de Rennes, Paris.

L'œuvre comprend 4 volumes in-4° contenant chacun 12 tableaux synoptiques coloriés, 12 rondes avec jeux ou chansonnettes, etc. (Prix de chaque volume : broché, 10 francs, relié, 13 francs, avec dorures sur tranches, 14 francs.)

Parmi les ouvrages à consulter pour composer des fêtes enfantines, citons aussi : *Les jeux gymnastiques* de Mme Marie Pape Carpentier, nom bien célèbre dans le monde de l'enseignement.

Le *Jeu du blé*, qui fait partie du recueil des jeux gymnastiques, est un véritable petit chef-d'œuvre. Paroles et musique sont d'un charme inéprimable. (Éditeurs : Hachette et Cie, 79, boulevard St-Germain, Paris).

Revenons à notre Fête de l'Enfance au Familistère. A l'issue de la matinée théâtrale, les élèves se rendirent, sous la surveillance de leurs maîtres et maîtresses, dans la cour du pavillon central où une collation et des rafraîchissements leur furent servis. La joie la plus vive ne cessa d'animer cette jeune population.

Voici maintenant le discours prononcé, le dimanche 1^{er} septembre, par l'Administrateur-gérant de la Société, à l'occasion de la distribution des livres et récompenses.

DISCOURS DE M. DEQUENNE

« Chers élèves et chers amis,

« Voici de nouveau arrivé le jour si impatiemment attendu et désiré de vous tous, le jour de votre fête, qui est aussi la nôtre.

« C'est pour la célébrer avec vous tous, chers enfants, que je suis ici avec le Conseil de gérance, pour la présider et acclamer les plus méritants d'entre vous.

« C'est dans une pensée de prévoyance et de sagesse que le fondateur du Familistère y a institué la fête de l'enfance et de la jeunesse, la fête du premier âge ; de même que la fête du travail est celle du deuxième âge, de l'adolescence et de l'âge mûr, il aurait pu en être institué encore une, celle du troisième âge, de la vieillesse, où tous les anciens travailleurs pensionnés seraient venus glorifier le nom de leur bienfaiteur ; mais si cette troisième fête n'est pas célébrée avec éclat et apparat en un jour déterminé, elle n'en est pas moins dans les cœurs reconnaissants des vieux travailleurs que la générosité du grand philanthrope Godin a mis à l'abri du besoin dans leurs vieux jours.

« Dans la division des âges de la vie humaine : la première enfance, l'aurore et la vie, est l'âge du bonheur inconscient pendant lequel les tribulations et les difficultés de l'existence ne sont pas compréhensibles et ne se font pas encore sentir ; âge heureux ! où les différences de situations et de fortune ne sont pas appréciées, où les caresses de la mère données dans la demeure du pauvre sont aussi douces et aussi agréables à l'enfant que celles données dans un palais ; où le jouet d'un sou fait autant de plaisir à l'enfant du pauvre que celui d'un louis à l'enfant du riche.

« Ah ! chers enfants, les plus âgés parmi vous hâtent de leurs désirs, le moment où ils pourront quitter l'école pour entrer dans la vie active et prendre part à la lutte pour l'existence ; c'est le propre de la nature humaine, surtout dans la jeunesse, de désirer ce que l'on n'a pas et de ne pas savoir apprécier ce que l'on possède ; lorsque vous serez arrivés à la maturité et à la vieillesse, quand vous serez au déclin de la vie, vous jetterez un regard en arrière, vous penserez au passé, et vous regretterez les jours heureux de votre jeunesse insouciante ; mais qu'on le désire ou non, la marche du temps ne peut être avancée ni reculée ; c'est la loi inéluctable de la nature, *naître et disparaître, se renouveler sans cesse* : heureux ceux qui, arrivés à un âge avancé, peuvent se dire ou entendre dire, que leur vie a été bien remplie et qu'ils ont vécu honnêtement ; la pensée du devoir accompli, avec une conscience nette, peut adoucir les amertumes des vieux jours et en faire envisager la fin avec calme et sérénité.

« Pour qu'il en soit ainsi de vous, mes enfants, et que votre vie soit telle que je la souhaite, il faut que les commencements et les débuts en soient bons, que les bonnes semences versées à l'école donnent leurs fruits et leurs résultats, que les effets de la bonne éducation que vous pouvez y recevoir ne soient pas neutralisés par de mauvaises fréquentations et de mauvais

exemples au dehors ; il faut surtout que vos parents veillent sur vous et entretiennent dans la famille les bons principes de morale inculqués à l'école ; il n'en est pas malheureusement toujours ainsi, et alors les fruits de la bonne éducation se gâtent et sont perdus.

« Comme les années précédentes, je vais vous communiquer les résultats des examens et concours de l'année scolaire qui vient de s'écouler.

« Aux examens pour le certificat d'études primaires, nous avons présenté 34 élèves, 17 garçons et 17 filles, de la cinquième année primaire, professeur M. Dehorter ; 21 de ces élèves, dont 14 filles et 7 garçons, ont obtenu le certificat.

« Pour la mention de dessin, 11 élèves ont été présentés, 8 garçons et 3 filles du cours supérieur, professeur M. Gagner ; tous l'ont obtenue.

« Au concours ouvert par le Manuel général, entre les élèves des écoles primaires de France, âgés de moins de 12 ans, un seul élève par école de garçons ou de filles pouvait y prendre part : sur 426 concurrents, deux de nos élèves de la classe de M. Gagner, Macaigne (Léon) et Gossel (Louise), ont obtenu un prix ; Macaigne (Léon) a été classé quatrième avec 35 points, le premier en ayant 36.

« L'élève Painvin Emile qui suit depuis quelques années le cours préparatoire enseigné par M. Démolon pour les examens d'admission aux écoles de l'Etat, a réussi aux examens à l'écrit qui ont eu lieu dernièrement à Châlons ; nous pouvons espérer qu'il a réussi aussi à l'examen oral qu'il vient de subir à Reims, et dont nous ne connaissons pas encore le résultat.

« Votre ancien camarade Evens (Léopold) vient de terminer ses trois années d'études théoriques et pratiques à l'école de Châlons, il est entré dans les ateliers de notre usine où il saura se faire, nous l'espérons, une situation convenable.

« Nos quatre jeunes filles admises à l'école normale de Laon : Anciaux (Emilienne), l'année dernière, Maréchal Zoé, Vachée Marthe et Lefranc Aline l'année précédente, y continuent leurs études d'une façon satisfaisante.

« Les résultats des examens pour les certificats d'études, obtenus cette année dans la même proportion que ceux de l'an dernier, ne sont pas, surtout pour les garçons, ce qu'ils pourraient être et ce qu'ils ont été les années précédentes ; nous espérons que l'année prochaine et les suivantes les résultats seront meilleurs et redeviendront ce qu'ils étaient auparavant.

« Pendant l'année qui vient de s'écouler nous avons eu quelques difficultés dans la marche et le fonctionnement de nos classes primaires, par suite de départs successifs de quelques-uns de nos professeurs, qui ont été remplacés, sans désavantage je l'espère, et notre corps enseignant, reconstitué, sera à hauteur de sa tâche et tiendra à honneur de le démontrer.

Mesdames les maitresses et messieurs les professeurs continueront donc à faire tous leurs efforts, à unir tous leurs dévouements et leurs aptitudes pour donner aux enfants dont ils ont la garde, une solide instruction avec une bonne éducation ; un bon enseignement doit comprendre l'une et l'autre.

« Les écoles et principalement les classes maternelles, sont un jardin d'enfants que le personnel du corps enseignant doit soigner et cultiver ; de même que l'arbuste bien dressé et bien soigné produit de belles fleurs et de bons fruits, de même l'enfant bien éduqué et bien remontré donne aussi la récolte bienfaisante qui servira à son âge de maturité, qui sauvegardera sa vieillesse.

« Faites de nos enfants de braves garçons et d'honnêtes jeunes filles, afin qu'ils deviennent de bons et de braves travailleurs ; inculquez-leur de bons sentiments, apprenez-leur que l'honnêteté et l'honneur passent avant tout, que la satisfaction d'une bonne conscience et du devoir accompli aide à acquérir le bonheur, non pas le semblant de bonheur que peuvent donner les jouissances matérielles, mais le vrai bonheur que procurent les jouissances morales.

« Dites-leur bien surtout, et répétez-leur souvent que l'ennemi de l'être humain, c'est l'alcoolisme : que l'homme qui s'enivre s'abrutit et marche à la dégénérescence ; que celui qui va porter au cabaret une partie de ses salaires, indispensables au bien-être des siens, ne remplit pas son devoir d'honnête homme et de bon chef de famille.

« Dans une famille bien dirigée, où existe le sens moral, tout doit être en commun, le bien-être comme le mal-être, les plaisirs comme les peines.

« Que les pères et mères n'oublient pas et se pénètrent bien que c'est un devoir pour eux de veiller sur l'éducation et la conduite de leurs enfants ; ils doivent eux-mêmes être des modèles de bonne conduite, de moralité, les enfants, s'habitueront ainsi à suivre les bons exemples qu'ils auront sous les yeux ; les mauvais exemples neutralisent les effets des bonnes leçons.

« Les parents auraient mauvaise grâce et manqueraient de l'autorité morale nécessaire pour reprocher aux enfants, et vouloir réprimer, des défauts ou des vices que ceux-ci remarqueraient en eux.

« L'exemple du bien est le germe de bonnes actions ; l'exemple du mal, au contraire, est facilement contagieux. Rien n'importe plus, pour le jeune âge, que de le plier au bien dès ses premières années et de lui faire contracter de saines habitudes ; les premiers penchants s'effacent difficilement, tellement la force de l'habitude est considérable ; le pli une fois formé pour le bien comme pour le mal est bien difficile à faire disparaître.

« Une bonne mère de famille doit s'attacher à bien connaître le naturel et le caractère de ses enfants ; ayant cette connaissance, elle favorisera les bonnes inclinations des uns, réprimera les mauvais penchants des autres, fera éclore dans l'un les qualités heureuses et disparaître de l'autre les mauvais germes des vices et des travers.

« Et à vous, jeunes élèves, je répèterai encore ce que je vous dis chaque année : travaillez, soyez sages et obéissants, nous sommes en ce monde pour travailler et produire, intellectuellement et matériellement ; le travail élève et purifie, l'oisiveté abaisse et dégrade. Tous ne peuvent s'élever et parvenir ; il y aura toujours des différences de situation, l'égalité au point de vue matériel et pécuniaire ne pouvant exister, mais un ouvrier honnête, bon travailleur, aura toujours plus de mérite qu'un oisif paresseux et improductif.

« Quand vous aurez l'âge d'homme et que vous entrerez dans la vie publique, pénétrez-vous bien de ceci : dans une démocratie bien constituée, Etat ou société, la condition principale de succès et de prospérité est de savoir bien choisir les chefs parmi les plus dignes et les plus capables, et savoir ensuite les respecter et leur obéir.

« Il est aussi nécessaire de savoir bien obéir, avec dignité et sans bassesse, que de savoir bien commander, avec justice et discernement ; mais ces deux qualités sont rares et difficiles à acquérir.

« Dans un pays, ou dans un établissement, il faut que l'ordre avec une sage discipline règnent et dominant : il faut que l'autorité soit reconnue et respectée, car si tous voulaient commander et diriger, le désordre et la ruine s'ensuivraient.

« Le meilleur système de gouvernement et de direction est de mettre l'autorité et le pouvoir dans les mains du plus digne, de celui qui aura la sagesse de savoir consulter les intelligences groupées autour de lui.

« Et c'est en cela, chers amis, que l'œuvre de l'illustre Godin, condensée et réglementée dans sa mutualité sociale, est admirable de sagesse et de prévoyance, car en instituant le pouvoir dirigeant, transmis par les suffrages, il l'a réglementé par des statuts et mitigé par l'obligation de consulter les conseils.

« J'aurais encore bien des choses à vous dire, chers enfants, et des recommandations à vous faire, mais je comprends votre impatience et vais terminer en souhaitant que vous acqueririez les qualités de bons et de braves travailleurs ; que vos esprits s'imprègnent des meilleurs sentiments ; que vous deveniez bons et charitables. Vous aimer et vous entraider les uns les autres, c'est la loi de solidarité humaine, c'est le vrai socialisme chrétien et humanitaire. (*Applaudissements*).

N. D. L. R. : M. *Dequenne* est le digne successeur de M. et Mme *J. B. André Godin*, ces gens de bien, ces spiritualistes réincarnationnistes, qui ont laissé à Guise une œuvre sociale si remarquable.

M. Godin se connaissait en hommes ; sa digne compagne, Mme Marie, a bien fait d'avoir eu confiance en l'administrateur-gérant actuel dont la probité, le bon sens et l'esprit de justice sont proverbiaux à Guise.

O vous qui lirez ce qui précède, allez visiter le Familistère de Guise, à une heure de Saint-Quentin, Aisne : M. Dequenne vous accueillera en galant homme, vous donnera un guide pour étudier cette association si intéressante du capital et du travail, et vous n'aurez pas perdu votre temps, pour avoir reçu une leçon de choses dont le souvenir se tracera dans votre esprit, d'une manière ineffaçable.

Vous serez mieux disposé au bien, en constatant ce qu'a pu créer à Guise, l'esprit de suite, la persévérance et l'esprit de justice de M. A. Godin et de Mme Marie sa femme.

LES VOIX DU TOMBEAU

Aux morts.

Je vous salue, ô morts, habitants de l'espace ;
Car j'en connais plus d'un dans votre vol qui passe,
Pour qui mon cœur se fonde,
Pour qui j'ai sangloté sur mon lit solitaire,
Purs esprits qui venez, attirés vers la terre
De l'aube-là profond.

Que d'autres, caressant le néant de la tombe,
Jusqu'au jour où, dompté, leur vain orgueil succombe
Chantent le désespoir.
Je marierai ma lyre à vos échos sans nombre ;
J'irai, montrant le jour aux aveugles de l'ombre,
Qui ne veulent point voir.

J'irai, disant aux sourds : voici les voix des âmes.
Elles chantent ainsi que les subtiles gamines,
D'un clavier idéal ;
Et l'esprit tout-puissant est le grand virtuose
Qui guide leur concert triomphant ou morose
Dans l'éther sidéral.

O mort ! vous êtes tous les vivants invisibles,
Nous sentons palpiter vos forces invincibles
Dans l'infini des airs.
Vous aimez notre appel et nous cherchons le vôtre,
Et vous allez à nous d'une planète à l'autre
Avec des bonds d'éclairs.

Vous demeurez ainsi que vous fit votre vie,
L'un rampant, l'autre l'âme bien haut aux cieux ravie
Dans des jours triomphants.
L'un c'est Néron qui fuit les fantômes du crime,
L'autre Vincent de Paul, ayant pour cour sublime
Des phalanges d'enfants,

Vous poursuivez aux cieux votre œuvre commencée,
Esprits, vainqueurs du corps, flambeaux de la pensée,
Gœthe, Vinci, Weber.

Dans un monde plus haut tu planes, Aristote!
Et dans les profondeurs des nébuleuses flotte
Ton vol d'aigle, ô Képler.

Ainsi vous concourez au progrès qui vous hèle,
L'un par un cri d'amour, l'autre avec un coup d'aile.

Tous, le cœur plein de feu.
Vous laissez votre chair à la nuit sépulcrale,
Et vous allez chacun dans la montée astrale
Vers la lumière et Dieu.

JULIEN LAROCHE.

BIBLIOGRAPHIE. — NÉCROLOGIE

Animisme et Spiritisme, beau volume, grand in-8, de 650 pages avec portrait de l'auteur A. Aksakof, et dix planches de figures : 10 fr. 12, rue du Sommerard, Paris.

La presse parisienne, en général, a inséré des articles sur cette œuvre scientifique, si intéressante et si instructive, pour tous ceux qui s'occupent de recherches dans le domaine du spiritualisme moderne.

Les journaux suivants en ont avantagusement parlé : *Les Débats*. — *La Nation* du 2 octobre. — *La Revue française*. — *Le Public* du 11 novembre. — *Le Voltaire* du 11 novembre. — *Le National*. — *Le Courrier de la presse*. — *L'Impresario*. — *Le Mondain*. — *Le Matin*. — *La Revue médicale*. — *Le Figaro*. — *Le Temps*. — *Le Phare de Normandie*, — *Le Gil Blas*. — *Le Gaulois*. — *Les Echos*. — *Les Annales des Sciences psychiques*, etc.

La Revue immortaliste, de novembre, donne une critique très bien faite que voici, signée J. C. Chaigneau :

LES FAITS MÉDIUMNIQUES

ALEXANDRE AKSAKOF ET ÉDOUARD DE HARTMANN

Le livre de M. Alexandre Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, déjà connu en Allemagne et en Russie, et dont la *Librairie des Sciences psychiques et spirites* vient de publier une édition française, est un ouvrage de la plus haute importance au point de vue de l'évolution du spiritisme vers l'état scientifique.

Ce qui le caractérise, ce n'est pas seulement d'être un recueil très riche de phénomènes classés avec méthode et relatés avec précision par un investigateur universellement estimé ; c'est, par-dessus tout, le but spécial que s'est proposé l'auteur, d'offrir un ensemble de faits suffisants pour réduire à leur juste valeur les théories anti-spirites, et pour guider les premiers pas de la philosophie dans le domaine de l'au-delà, sans sortir de considérations rigoureusement positives.

Pour plus de solidité, il a voulu prendre appui sur un adversaire, et il l'a choisi parmi les athlètes de la pensée. C'est en face des objections du célèbre philosophe allemand Edouard de Hartmann qu'il s'est posé, et, sans mettre d'autre force en jeu que la robuste musculature des faits, il manifeste une puissance magistrale qui aura tôt ou tard le dernier mot.

C'est la théorie de l'hallucination (tant de fois mise en avant contre la réalité objective des manifestations spirites) que M. Aksakof saisit corps à corps dans son champion le plus solide, d'autant plus solide que, loin de nier des faits qui commencent à devenir évidents, M. de Hartmann les admet jusqu'à un certain point et cherche à les englober dans son système.

Mais M. Aksakof est un tacticien non moins habile que son adversaire ; et, comme il n'a les mouvements gênés par aucun système préconçu, comme il cherche simplement la vérité, comme, de plus, ils dispose d'une information beaucoup plus complète, son succès final ne saurait faire de doute.

Sans parti pris, il ne s'embarrasse pas d'interprétations qui ne soient pas suffisamment justifiées, et il reconnaît de bonne grâce que certaines manifestations sont explicables sans l'intervention de personnalités étrangères au monde visible. Ce sont ces manifestations qu'il réunit sous le nom collectif d'*Animisme*.

Ayant ainsi fait la part de ce qui aurait pu affaiblir l'évidence de la vérité sans cette analyse préalable, il démontre peu à peu que les hypothèses de M. Hartmann ne suffisent pas à expliquer tous les faits que celui-ci veut bien prendre en considération. A plus forte raison, elles ne peuvent rendre compte des « matérialisations », que le philosophe allemand se contente de nier, sans en faire plus de cas. C'est pourquoi M. Aksakof a consacré une grande partie de son volume à établir la réalité et l'objectivité de ces puissants phénomènes.

Pour donner plus de force à sa dialectique, l'auteur d'*Animisme et spiritisme* a pris soin de se conformer aux principes d'investigation formulés par M. de Hartmann lui-même, et qui sont les suivants (voir page 269 de l'édition française, traduction B. Sandow) :

1^o Il ne faut pas sans nécessité multiplier les principes, c'est-à-dire en chercher un deuxième tant que l'on peut se contenter du premier ;

2^o Il faut s'en tenir aussi longtemps que possible aux causes dont l'existence est justifiée par l'expérience ou basée sur des déductions certaines, et ne pas rechercher des causes dont l'existence est douteuse et sans preuves, et dont la valeur ne consiste qu'à servir d'hypothèse pour expliquer les phénomènes en question ;

3° Il faut se restreindre autant que possible aux causes naturelles et ne se décider à dépasser ces limites qu'à la dernière extrémité (1).

Nous ne nous attarderons pas à discuter sur le mot « naturel », comme si tout n'était pas naturel, au-delà comme en-deçà de n'importe quelles limites.

Aux trois principes fondamentaux posés par M. Edouard de Hartmann M. Aksakof en ajoute un quatrième, que voici :

« Toute hypothèse ou théorie conçue dans le but d'expliquer des phénomènes d'un ordre déterminé doit embrasser l'ensemble des faits s'y rapportant. »

Auguste Comte disait : « Former l'hypothèse la plus simple et la plus sympathique que comporte l'ensemble des renseignements à représenter. »

Le principe additionnel de M. Aksakof est au moins aussi positiviste.

Cela dit pour montrer la valeur méthodique de l'ouvrage, nous ne pouvons (malheureusement nous livrer à l'analyse détaillée qu'il mériterait. Il ne nous est possible que d'en indiquer les grandes lignes. Le volume se divise en 4 chapitres : — I. Des phénomènes de matérialisation. — II. Les phénomènes physiques. — III. De la nature de l'agent intelligent qui se manifeste dans les phénomènes du spiritisme. — IV. L'hypothèse des esprits.

Dans le 1^{er} chapitre, nous ne tardons pas à rencontrer des phénomènes qualifiés « Photographies transcendantales de doubles ». Ils sont la confirmation sensible et permanente de la notion primordiale sur laquelle nous avons insisté antérieurement, comme étant la clé de la survivance. Ainsi il est fait mention d'une photographie « sur laquelle est représenté M. Herrod, un jeune « médium dormant sur une chaise, en état de transe. On voit derrière le médium « l'image astrale de sa propre personne, ou de son « double, se tenant debout, presque de profil, les yeux fermés, la tête un « peu inclinée vers le médium ». Après cela, viennent des « matérialisations d'objets inanimés », puis des « matérialisations et dématérialisations de formes humaines ». Ces phénomènes sont l'objet d'une démonstration du caractère non hallucinatoire d'une matérialisation, par : 1° Le témoignage visuel simultané de plusieurs personnes ; 2° le témoignage, visuel et tactile, simultané de plusieurs personnes ; 3° la production d'effets physiques ; 4° la production d'effets physiques durables, tels que l'écriture directe, les

(1) Les citations d'Edouard de Hartmann sont directement traduites du texte allemand.

empreintes de formes matérialisées, et leur reproduction par des moulages, les photographies de formes matérialisées, etc.

Dans la 3^e chapitre, nous remarquerons particulièrement : Communications contraires à la volonté, ou aux convictions, ou au caractère du médium, ou bien dont la nature est au-dessus du niveau intellectuel de celui-ci ; — Médiumnité des nourrissons et des petits enfants ; — Médiums parlant des langues qui leur sont inconnues ; — Communications de faits que ne connaissent ni le médium ni les assistants ; — Communications venant de personnes complètement inconnues des médiums aussi bien que des assistants ; etc.

Le chapitre IV (L'hypothèse des esprits) se divise en deux parties, correspondant aux termes « animisme », « spiritisme », qui constituent le titre même du volume. La première partie se rapporte à « l'action extracorporelle de l'homme vivant, considérée comme formant la transition au spiritisme ». Transmission d'impressions à distance ; apparitions de doubles, soit à proximité du corps (cas de Mlle Emilie Sagée), soit à distance ; apparitions de doubles matérialisés, à distance (cas relaté par Robert Bruce : un navire sauvé par l'apparition d'un de ses passagers sur un autre vaisseau) ; — tels sont les sujets principaux groupés sous la rubrique « Animisme ».

La deuxième partie du chapitre IV (Spiritisme) est particulièrement consacrée aux signes d'identité dans l'action médiumnique des êtres décédés. Les faits cités se rapportent à divers ordres : Identité de la personnalité d'un défunt constatée par des communications dans sa langue maternelle, inconnue du médium ; — Constataion du style caractéristique d'un défunt, ou de ses expressions familières, dans des communications reçues en l'absence de personnes l'ayant connu ; — Identité de la personnalité d'un défunt, inconnu du médium, constatée par des communications délivrées dans une écriture identique à celle qu'on lui connaissait de son vivant ; — Identité constatée par une communication contenant un ensemble de détails relatifs à la vie du défunt, et reçue en l'absence de toute personne l'ayant connu, ou par la communication de faits qui n'ont pu être connus que du défunt lui-même et que lui seul a pu communiquer ; — Identité de la personnalité d'un défunt attestée par l'apparition de sa forme terrestre ; etc.

Tel est, sommairement indiqué, le riche arsenal de phénomènes, que met en œuvre M. Aksakof contre les opinions systématiques de M. Edouard de Hartmann. Nous ne saurions en quelques lignes tracer une réduction de sa clairvoyante et large stratégie ; mais nous croyons pouvoir dire qu'il a fortement avancé les positions du spiritisme, dans la marche vers le terrain scientifique, et, par conséquent, vers la légitime conquête de l'opinion.

M. Aksakof termine en exprimant l'espoir que M. de Hartmann rectifiera

ses conclusions *pour peu qu'il reste fidèle à ses principes*, sur lesquels lui, Aksakof, n'a cessé de s'appuyer au cours de son argumentation, si abondamment documentée. D'ailleurs, ajoute-t-il, l'hypothèse spiritique n'est pas, en elle-même, contradictoire de la philosophie de M. Hartmann, comme on le pense assez souvent. Voici, en effet, comment s'exprime, quelque part, le célèbre disciple de Schopenhauer :

« C'est à tort que l'on croit que mon système philosophique est incompatible avec l'idée de l'immortalité. L'esprit individuel est, d'après ma conception, un groupe relativement constant de fonctions inconscientes de l'Esprit absolu, fonctions qui trouvent dans l'organisme qu'elles gouvernent le lien de leur unité simultanée et successive. Si l'on pouvait démontrer que la partie essentielle de cet organisme, — c'est-à-dire ceux des éléments constitutifs de sa forme, qui sont porteurs des particularités formant son caractère, de sa mémoire et de sa conscience, — peut persister sous une forme capable d'activité fonctionnelle même après la désagrégation du corps cellulaire matériel, j'en tirerais inévitablement cette conclusion que l'esprit individuel continue à vivre avec son substratum substantiel : car l'Esprit absolu continuerait à maintenir l'organisme persistant sous le régime des fonctions psychiques inconscientes qui lui étaient attribuées. — Réciproquement, si l'on pouvait démontrer que l'esprit individuel persiste après la mort, j'en conclurais, que, malgré la désagrégation du corps, la substance de l'organisme persisterait sous une forme insaisissable, parce qu'à cette condition seulement je puis m'imaginer la persistance de l'esprit individuel... »

A quoi M. Aksakof réplique : « Le spiritisme dès ses débuts a proclamé et affirmé comme condition *sine qua non* la persistance de l'esprit individuel » ; il est toujours parti de ce principe fondamental : « Ceux des éléments de l'organisme qui sont porteurs des particularités formant son caractère, de sa mémoire et de sa conscience, persistent même après la désagrégation du corps cellulaire matériel, sous une forme capable d'activité fonctionnelle. » Si telle est la condition formelle *a priori* imposée par la philosophie, le spiritisme a la prétention d'y avoir répondu *a posteriori*. Le grand mérite du spiritisme est justement d'avoir prouvé que les questions les plus mystérieuses qui se rapportent au problème de notre existence peuvent être étudiées par la voie expérimentale... Au point de vue de la philosophie monistique, le spiritisme, comme phénomène et théorie, est facilement admissible ; et, plus que cela, il se présente même comme une nécessité, car il complète, il couronne cette conception philosophique de l'Univers, dont les progrès sont incessants et à laquelle il ne manque qu'une seule chose, la plus essentielle : la compréhension du

« but de l'existence des choses et de celle de l'homme en particulier. »

En étudiant le volume dont nous venons de parler trop brièvement, beaucoup de lecteurs, parmi ceux qui ont une longue pratique des phénomènes spirites, trouveront sans doute que M. Hartmann cherche par trop « la petite bête », aux dépens même de ses propres principes méthodologiques, et que M. Aksakof, par la patience de sa discussion, fait preuve d'une condescendance extrême, justifiée seulement par la valeur acquise de son adversaire. Mais il n'importe. Il était bon qu'une telle œuvre fût entreprise, qui ne laissât derrière elle aucune objection, même simplement spéieuse. Il était bon surtout qu'elle s'accomplît par une argumentation victorieuse, aussi large que documentée, par la mise en ligne de faits puissants et serrés, ordonnés de telle sorte que le système d'un philosophe d'exceptionnelle envergure, tel que M. de Hartmann, ne pût échapper à leur étreinte. Ce sera le haut mérite de M. Aksakof d'avoir entrepris une tâche si vaste et de l'avoir accomplie avec une sûreté magistrale.

J.-C. CHAIGNEAU.

La Nation du 2 octobre.

Le volume qui vient de paraître ne manquera pas de produire une sensation considérable dans le monde où l'on s'intéresse aux questions philosophiques. Tous les spirites, sans distinction de doctrine, salueront avec empressement la publication en langue française de ce livre qui a déjà eu deux éditions en Allemagne aussi bien qu'en Russie : jamais leur cause n'a eu un avocat plus convaincu, et en même temps plus éclairé. Les phénomènes spiritiques ont certainement été confirmés par les savants les plus éminents, pour ne citer que les professeurs Crookes, Zollner, Ch. Richet, Lombroso, mais c'est pour la première fois que la discussion s'engage sur un terrain philosophique, aussi croyons-nous savoir que beaucoup de savants français attendaient avec impatience cette publication.

A cette époque de conflit entre les théories les plus diverses, et notamment entre le matérialisme et le spiritualisme, on peut bien dire que l'apparition de cet ouvrage en langue française constitue une précieuse acquisition pour notre littérature, d'autant plus que la lecture en est accessible à tout lecteur, même le moins préparé aux controverses d'ordre abstrait.

Nous connaissons les arguments que l'on oppose aux croyances spiritiques et nous sommes bien aise de prendre enfin connaissance des raisonnements que les spirites opposent à leurs adversaires.

Le plus formidable de ces adversaires est incontestablement le philosophe allemand bien connu, Edouard von Hartmann. Sans pouvoir nous prononcer encore sur la question de savoir lequel des deux penseurs a définitivement raison, il nous semble toutefois qu'Aksakof a réussi à sauver sa cause,

car, pour le combattre, il a tenu à adopter, pour la discussion, les principes méthodologiques établis par Hartmann lui-même, et s'est attaqué à démontrer, selon les règles les plus strictes de la logique, que les hypothèses avancées par le savant allemand sont insuffisantes pour expliquer tous les phénomènes médiumniques.

Mais il ne faut pas croire, de ce qui précède, que le livre de M. Aksakof est un aride traité de philosophie; il présente, au contraire, une lecture des plus intéressantes, contenant des récits et des témoignages recueillis dans le monde entier et dans toutes les littératures. Nous ne pouvons que rendre hommage au traducteur, M. Sandow, qui est de nos confrères, et qui, pour mener à bien ce travail, a été obligé de se démêler dans divers textes : allemands, anglais et russes.

JULES OUVRARD.

A Bordeaux et dans les Charentes où nous conférencions, où nous causions pour mieux dire, dans les groupes divers qui nous attendaient, on nous signalait un livre nouveau que nous envoyait MME LA DUCHESSE DE POMAR, intitulé : *Le Secret du Nouveau Testament*; nous nous promettions de le lire; à notre arrivée à Paris, nous fûmes conviés à son enterrement; à la cérémonie, nous trouvâmes réunis ceux qui aimaient la duchesse, qui appréciaient son caractère et son dévouement à notre cause. Tous exprimaient leurs regrets, déclarant que la désincarnation de cette haute individualité était une perte bien grande pour les spiritualistes. Nous reparlerons du *secret du Nouveau Testament*.

Mme de Pomar, comtesse Caithness, est l'auteur des ouvrages suivants : *Une visite nocturne à Holyrood*. — 1881-1882, *Commencement de la nouvelle Ère*. — *Fragments de théosophie occulte d'Orient*. — *La théosophie chrétienne*. — *La théosophie bouddhiste*. — *La théosophie sémitique*. — *Interprétation ésotérique des livres sacrés*. — *Révélation d'en haut sur la science de la vie*. — *La fleur de France*. — *Les écritures dévoilées* (traduction). — *L'ouverture des sceaux*. — Enfin, *Le Secret du Nouveau Testament*.

Depuis neuf ans, Mme de Pomar rédigeait une revue mensuelle : *L'Aurore du jour nouveau* qu'elle éditait chez elle, 124, avenue de Wagram, à Paris, avec talent et esprit de suite.

Son fils, M. le duc de Pomar, est connu par son roman psychologique : *Amour immortel*. Héritier d'une grande fortune, continuera-t-il, chaque année, la série de conférences inaugurées par sa mère, dans la magnifique salle de l'avenue de Wagram? soit sur le spiritualisme moderne, soit sur l'existence véridique de Louis XVII?

Avec son grand talent et son désir de servir la cause, Mme de Caithness, n'a rien créé qui ne fût (à moins que nous soyons mal informés), l'esprit de vraie charité et de haute responsabilité dont ses livres conservent la trace d'une manière immuable. Son fils nous réserve, espérons-le, des surprises intéressantes qui honoreront son caractère.

Le même jour, 5 novembre courant, nous avons conduit au cimetière le corps de M. Fabre, ancien avocat et conseiller de préfecture, poète distingué, directeur de la prison de Sainte-Pélagie où sont enfermés les journalistes et les gens de lettres; à ces raffinés on avait donné comme gardien supérieur, l'un de leurs pareils en savoir, un homme de bonne compagnie dont ils appréciaient l'aménité et les vues supérieures.

Ami de la duchesse de Pomar, comme elle, il est mort le 2 novembre, soudainement, d'un anévrisme au cœur. M. Fabre était un spirite militant, et dans les fonctions délicates qu'il remplissait avec tant de tact, il visitait les condamnés à mort pour causes politiques et autres ; à ces désespérés il parlait simplement et avec éloquence de ce que c'est que la vie ; par le raisonnement il leur prouvait que l'esprit est éternel, qu'il se réincarne et se fait ce qu'il est, par ses œuvres ; il leur donnait la certitude que nous sommes solidaires les uns des autres, et absolument responsables de nos actes. Dans ces âmes endolories il portait la consolation et des certitudes inéluctables ; tous étaient charmés et sont morts courageusement, en bénissant M. Fabre, l'homme du devoir, l'homme de bien.

Mme Fabre étant alitée et ne recevant pas, n'avait pu donner ses ordres ; le haut personnel des prisons de la Seine qui accompagnait le corps au Père Lachaise, n'a pas eu un délégué pour dire quelques paroles senties sur cette tombe ; les spirites présents eussent voulu que M. Leymarie renouvellât aux assistants la souvenance de ce que fut l'honnête et brave M. Fabre, mais il n'en avait pas la mission et la famille s'y fut peut-être opposé ; bien à regret, le directeur de la *Revue Spirite* a dû se taire, et nos frères, comme lui, en étaient navrés.

SOMMAIRES DES REVUES ET JOURNAUX FRANÇAIS

Les Annales des Sciences psychiques (Paris), septembre-octobre. — Documents originaux : Les fantômes des vivants, par A. de ROCHAS. — Quelques observations de télépathie, par Marcel SÉRIZOLLES. — Cas de charmes, par C. THIÉRY. — Expériences de W. Stainton Moses.

Le Phare de Normandie (Rouen), numéro très intéressant (novembre.) — Requiem de François COPPÉE. — Du rôle de l'homme dans la vie, par J.-R. GODIN. — Le congrès de l'Humanité et l'Alliance universelle, par Albert LA BEAUCIE. — La fête des morts, poésie pleine de foi et d'espérance, par Maurice BOUCHOR. — Étude sur « Hamlet » par Albert LA BEAUCIE.

La Vie d'outre-tombe (région de Charleroi). — La preuve scientifique de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. — Progrès de Charleroi, 16 août 1877, le Dr Slade et le spiritisme, par Charles FRITZ. — Religion, par J. FLAAM. — Le château hanté, extrait du journal *Le Soir*.

Le Messager (Liège). — Magnétisation de « Varia », traduction du journal spirite de St-Petersbourg, *Le Rébus*, signé M. SABOUROFF. — Une conférence à Melbourne, traduit du *Light*. — Le mouvement féministe.

Le Moniteur spirite et magnétique (Bruxelles). — Le Congrès de l'humanité. — Projet d'un congrès universel des religions en 1900, par l'abbé Victor CHARBONNEL. — Peinture par des mains invisibles. — Le château hanté en Angleterre. — Harmonie universelle, E. L.

La Paix universelle (Lyon). — Appel à l'union, appel aux amis de l'humanité, par J. BOUVERV. — Pluralité des mondes et des existences, par DÉCHAUD. — Sur l'eau magnétisée, par le Dr CARL DU PREL, article traduit du *Die Ubers-Welt*, par Mlle L. G. — Pour et contre, par A. GOURIT.

L'Etoile. — Déclaration très curieuse d'Albert Jounet, qui rétracte ses livres et articles parus antérieurement et retourne à l'église catholique, apostolique et romaine, aux saints catholiques qui « étaient des êtres » tandis que nous autres modernes, nous ne sommes, paraît-il, que de grands bavards ! (textuel). Albert Jounet s'est confié à la Vierge et aux saints, maintenant il est sauvé ! — Deuxième partie de l'*Etoile* : Esotérisme, sciences occultes ; de la nature de l'homme ; la Rédemption ; l'Homme-Dieu ; la via Dolorosa ; Jésus type de l'homme régénéré ; Joseph représente l'intellect ; Marie-Madeleine par René GAILLIÉ. — Question so-

ciale: Statuts du Familistère de Guise. — Spiritualisme expérimental, spiritualisme scientifique, par Jules Bois. — Sursum corda, par René CAILLIÉ.

La Curiosité. — Chronique au sujet des publications malsaines préférées en France aux publications morales, par E. Bosc. — Lucifer, Adam et Sathan (cosmogonie transcendante) par E. Bosc. — Appréciation, par Louis MICHEL, du dictionnaire d'orientalisme, d'occultisme et de psychologie d'Ernest Bosc, volumes qui viennent de paraître.

La Lumière (Paris), septembre et octobre, paraît tous les deux mois. — Le grand coup. Lettre à M. l'abbé Combe, aumônier de l'Hospice de Vichy (Lucie GRANGE). — L'Élu, envoyé céleste. Appel à tous ceux qui l'attendent (HAB, Lucie GRANGE). — Faits psychiques de tous les temps : Le pasteur Oberlin; prévision de mort; la mort d'un enfant; aventure surnaturelle arrivée au père Walters pour le salut d'un moribond; justice vengeresse; Le songe de Scipion. — Recueil de communications, par HAB, sous l'inspiration de M. J. ANT. NIC. CARITAT. — Variétés: Réverie; Mauvaise influence de la lune démentie, par Pierre Joigneaux; l'immortalité chez les Aryas; les Judas de Jeanne d'Arc; Littré; paroles pour un mariage. — Banqueroute du matérialisme. — Idées de M. Hyacinthe Loison sur l'alliance de l'Évangile et du Coran (L. G.).

La Revue immortaliste (Paris), numéro très intéressant dont nous avons donné le premier article dans la revue de ce mois.

L'Aurore du jour nouveau (Paris). — Article nécrologique et en partie biographique de la duchesse de Pomar, lady CAITHNESS, morte subitement le 2 novembre. — Le secret du Nouveau Testament, dernières pages de la duchesse de Pomar, écrites quelques jours avant sa mort. — Cherchez le bonheur au delà de ce monde, communication remarquable de Marie Stuart, reçue dans le sanctuaire d'Holyrood et que la duchesse de Pomar avait choisie pour ce mois où l'Aurore doit annoncer son départ pour un monde meilleur. — La rénovation religieuse (*suite et fin*). —

Le nuage sur le sanctuaire, par le conseiller d'ECKARTSHAUSEN.

Le Progrès spirite. — Éternité et immortalité, par Laurent de FAGER. — Le réveil du spiritualisme, par Gabriel DELANNE. — Un mariage spirite à Sauvian. — Sur l'immortalité, par Armand SABATIER. — Un cimetière de campagne, traduction d'une poésie anglaise. — Plaintes et angoisses par LECOMTE.

Le voile d'Isis (Paris). — La franc-maçonnerie trente ans après sa fondation, par ST-LANNES. — Études sur la Mathèse ou Anarchie et Hérarchie de la science, du Dr Jean Malfatti de Montereaggio. — La Contemplation dans le catholicisme. — Prédiction de Eustache Deschamps.

Journal du magnétisme, fondé par M. le Baron du Potet (Paris). — Compte rendu d'une séance de la Société magnétique de France, par le directeur du journal, H. DURVILLE. — École de magnétisme et de massage. — 52^e Conseil pratique. — Revue des livres et de la Presse.

Revue de la France moderne (Paris). — Les quatre Muses de M. de la Rochefoucauld, par Louis DE VAULTIER. — Les journées de Vendémiaire, par M. FLEURY. *Apports et projectiles*, excellent article, par ISMALA, relatant des faits très curieux, obtenus par l'intervention des Esprits, faits mentionnés dans les journaux, tout dernièrement encore, et qu'ils n'ont jamais pu expliquer; Ismala la termine en disant : « L'humanité est appelée à s'ins-
« truire tous les jours un peu plus, et le
« spirilisme est le flambeau qui l'éclair-
« vera. » — Le baiser de Nicole, par Edmond Coz. — Suite de Pour Suzanne, par Jean BARANCY.

La Revue des Revues (Paris). — Actions ou phénomènes, une alternative sociologique, par GUMPLOWICZ, professeur à l'Université de Graz. — Les journaux et les revues au Japon (illustré), par le Dr DE BANZEMONT. — Comment on se guérit des fièvres, par A. RUEFFEL. — Sciences et psychologie: Juges et hommes de loi, par Herbert SPENCER. — Pasteur, Souvenirs intimes, par Jules SIMON. — La Fraternité des peuples par les mi-

crobes, par le Dr Cyrus Edson, savant publiciste américain. — Exploration et démographie. — Les régions polaires, expédition de M. et Mme Peary. — Les exploits des plongeurs (illustré), le Haïlak, traduit du Polonais, par R. CANDIANI. — Pédagogie : Les enfants menteurs, par James SULLY. — Littérature et arts : De l'artiste dans la Société moderne, par Ch. GOUNOD. — Le théâtre de demain, par A. FILOX. — Analyse des revues françaises et étrangères.

Bulletin mensuel de la Société d'études philosophiques et sociales : Condition de la femme devant la loi française, par M. A. ROUSSEAU. — Deux sonnets, par ESCHENAUER. — Procès-verbal de la séance du 10 juillet dernier, par le secrétaire J. AUGUSTE SAGE.

Revue des livres et du théâtre : Littérature. — Beaux-Arts. — Théâtre. — Sciences. — Industrie. — Commerce, finance.

L'Écho de la semaine : Portrait de M. Godefroy Cavaignac, ministre de la Guerre. — Portrait d'hier, Lamartine, par E. M. DE VOGUÉ. — La femme française, par Mme ALPHONSE DAUDET. — Que sais-je ? Examen de conscience, par SULLY-PRUDHOMME. — Augustin Thierry, poète, par Georges LAUNAY. — Les échos de partout, par E. LOYANT. — Stances à Agard, par Eugène MANUEL. — Semaine littéraire, par Edouard PETIT. — Actualité scientifique, Ch. Marsillon.

Les traitements naturels, sans remèdes ni opérations et le système Kneipp, revue mensuelle et bulletin de renseignements dirigé par M. A. SANDOZ, ingénieur.

L'Orient. — Organe national ottoman (Paris), sous la direction du directeur-propriétaire N. Nicolaïdes. — Articles politiques, échos et nouvelles.

La Revue française illustrée : M. Alfred Duquet et la guerre de 1870-1871, par S. E. WALTER. — Poésies de Henry de Braisne ; Ch. Grandmougin ; Ed. Michaud ; Gus-

tave Thévenet, Emile Escande et Ernest Lafont. — Mouvement idéaliste, par Marius DECRESPE. — Profils. — L'homme qui rit, par André GUILLEMET. — Sacrifice d'amour, par Louise ROUSSEAU. — Poésie d'Antonin GRANIER, Sur la frontière, dédiée à Mme Second Weber, de la Comédie-Française. — L'Adieu, d'Emile MACQUART. — Le marchand d'quatre saisons, paroles de Léonard RIVIÈRE, musique de Amédée DAVID, et plusieurs autres poésies.

La Géographie, revue générale des sciences géographiques ; revue géographique et coloniale, par Paul BARRÉ. — Exploration de l'île d'Anticosti, par Paul COMBES. — L'Islande, par M. Emile MASSAT. — Le Sahara algérien. — Distribution géographique des Oiseaux, par Jules FOREST.

Le Génie. — Mines. — Chemins de fer. — Canaux. — Agriculture. — Industrie. — Travaux publics. — Commerce. — Métallurgie. — Navigation. — Science. — Arts industriels. — Voyages et découvertes.

Ouvrages reçus et nouvellement parus :

Daniel Metzger : Le monde sera-t-il catholique ? 2 fr. 50

Lady Cathness, Duchesse de Pomar : Le secret du Nouveau Testament 6 » »

Ernest Bo-c (Marcus de Vèze) : Dictionnaire d'orientalisme, d'occultisme et de psychologie, ou dictionnaire de la science occulte, en deux volumes. 12 » »

J. P. Durand (de Gros) : Suggestions hypnotiques criminelles. 0 » 50

M. Auguste Lemaître : Le problème du mal, édité par la Société d'études psychiques de Genève. 0 » 25

De Campet de Saujon : L'idée, la vie, la survivance. 2 » »

Papus : Le Diable et l'Occultisme, Réponse aux publications « satanistes ». . . 1 » »